

Rolf Grossenbacher

Au-devant de la mer

Roman

Traduit de l'allemand par David Coulombel



© 2020 Rolf Grossenbacher

Sais-tu où tu trouves ?

Où tu vas ?

Ce qui te motive ?

Connais-tu ta destinée ?

Et ?

Est-ce ce que tu veux

ce que tu cherches,

ce dont tu as besoin ?

Ou fonctionnes-tu simplement ?

Première notation du carnet de voyage

Il déposa la clef sur la table et mit son portable dans le compartiment à glace du réfrigérateur. Il glissa ensuite dans la boîte aux lettres le billet annonçant à son colocataire qu'il partait pour quelques mois, puis quitta l'appartement, la ville et le pays.

Il était finalement parvenu à s'extirper. Il était libre – avec un ciel bleu au-dessus de la tête et un nouveau chemin inconnu sous les pieds. Son boulot l'avait complètement mangé. Un stress permanent, des tâches et des exigences toujours plus élevées, dans un contexte de récession économique la rivalité pour conserver sa place se révélait un combat de tous les jours. Il avait certes un bon salaire, mais également des vertiges, des troubles cardiaques et des attaques de panique nocturnes.

Cela en valait-il la chandelle ? Non ! À l'extérieur le soleil resplendissait, les nuages passaient en convois, la pluie crépitait sur les toits. La vie lui passait à côté et ce n'était pas ce qu'il souhaitait. Il voulait sentir le soleil sur sa peau, suivre la pérégrination des nuages et se laisser tremper par la pluie. Il voulait éprouver dans sa chair ce sentiment d'être soumis aux forces de la nature. Il voulait vivre, non pas exister, bâtir un projet de vie et non pas consolider ce qui fatalement partait à vau-l'eau.

« Toucher, c'est jouer », dit la règle du jeu d'échecs. Il avait touché la pièce et joué le premier coup. Le point de non-retour était déjà dépassé. L'histoire suivait son cours et il réalisera quelques mois plus tard que les autres pièces de l'échiquier étaient les inévitables alliés d'un jeu ingénieux que l'on appelle habituellement destin.

« Tu vas où ? » lui adressa une voix à travers la vitre à demi-baissée, trahissant en trois mots son origine autrichienne.

« En direction de la mer », répondit Ned, pantois. Un camping-car gris métallisé venait de s'arrêter près de lui.

« La mer... » – l'homme le jaugea de haut en bas par-dessus ses lunettes de soleil – « ...m'enchantait également. Monte, je peux t'avancer un bon bout. »

Ned grimpa à l'intérieur et jeta son sac à dos à l'arrière. Son regard erra alors dans l'habitacle du véhicule où il distingua des pièces de lingerie fine étalées sur le lit.

« Cela doit être plaisant de voyager ainsi ..., fit remarquer Ned pour engager la conversation.

— Ce n'est pas l'argent qui me manque », fit savoir l'homme, qui se présentait sous le nom de Fritz. « Je possède plusieurs maisons, quelques voitures et un yacht à Cannes », dit-il sobrement. « J'ai tout ce qu'il me faut. Seules les femmes ont pour moi un attrait dont je ne peux me rassasier – bien qu'elles aussi commencent gentiment à me sortir par les trous de nez. »

Ned le regarda d'un air étonné.

« Tu ne peux pas comprendre ça, hein ? Tu es encore trop jeune, tout frais, tu viens seulement d'entamer le sujet. Quel âge as-tu, au juste ?

— Vingt-sept.

— Eh bien, dit Fritz, regarde bien, voilà à quoi ressemble quelqu'un qui a tout derrière lui. »

Ned avait à ses côtés un homme à la cinquantaine passée, au teint hâlé et à la barbe naissante, avec des cheveux grisonnants rassemblés en queue de cheval. Le paysage de rides sur son visage lui seyait plutôt bien, mais des yeux fatigués par les insomnies surplombant des poches abyssales venaient ravir la dignité de son visage.

« Je m'ennuie à mourir, poursuivit Fritz. J'ai voyagé dans le monde entier, j'ai tout vu et tout vécu. Et tu sais quoi, jeune homme ? Quand on vadrouille sans relâche comme je le fais, eh bien, la terre cesse d'être ronde. Et un jour, tu bascules du disque dans le vide et c'en est fini. »

Il réajusta ses lunettes de soleil.

« Tout se paye. J'ai un cancer du poumon... », confia-t-il sur un ton résigné.

Ned scruta le paysage à travers le pare-brise. Le soleil se trouvait juste au-dessus de la sombre silhouette d'un massif montagneux.

Fritz ricana et dit :

« Le cancer du poumon est une boîte de pandore troyenne – On sait à peu près ce qui nous attend... »

Le bruit du moteur couvrait le silence qui régnait dans le camping-car.
« N'es-tu pas parvenu à trouver une certaine paix intérieure après tout ce que tu as vu et vécu ? » demanda Ned, pour réengager la conversation.

Fritz pianota sur le volant.

« Je n'ai trouvé nulle part ce à quoi j'aspirais. – Fichtre, jusqu'à ce jour, je n'ai jamais découvert ce qui manquait vraiment à mon existence. J'espère que toi tu sais ce que tu recherches. »

Ned réfléchit brièvement avant de répondre :

« Je ne sais pas vraiment comment définir ce que je veux trouver. C'est un sentiment, ce sont des images mentales qui sont tantôt toutes proches, tantôt reculées dans un lointain obscur, insaisissables. »

Fritz se mit à rire.

« Ce sont quelques images fantasmagoriques qui t'ont mené jusque-là ? Quelle auguste nostalgie ce doit être ! Peut-être bien que la vie te réserve une bonne surprise... »

Il regarda courtement Ned, puis ajouta avec suffisance :

« ...mais il est bien probable qu'elle ne soit pas mieux que la mienne. Tu sais bien, ajouta-t-il, la mer n'est même plus ce qu'elle était. Avant, elle attirait les gens sur ses rivages et chacun voulait avoir sa maison aussi près que possible du littoral. Mais aujourd'hui la mer les chasse, y compris leurs maisons et leurs piscines.

— La mer a certainement ses raisons », ponctua sèchement Ned.

Il se cramponna à ses images et écouta la voix rocailleuse à ses côtés lui faire le récit ininterrompu de voyages, mais surtout d'intrigues amoureuses.

Ils arrivèrent dans une ville à la nuit tombée. Dans le bar où ils firent halte, Fritz engagea rapidement la conversation avec une jeune femme.

« Désolé, fit-il après quelques minutes à Ned, cette charmante dame et moi avons besoin de la voiture pour ce soir et peut-être pour ces prochaines nuits. Je pense qu'un beau garçon comme toi ne passera pas la nuit dehors. Salut ! »

Sur ce, Fritz et la dame en mini-jupe s'éclipsèrent sans perdre un instant. Ned vida son verre et quitta le bar à son tour. Il ne s'était jamais senti très à l'aise dans ce genre d'établissement.

La faim est un sentiment prépondérant capable de détrôner le souci d'un gîte. Ned eut de la chance. Cette nuit-là, il se vit servir les deux – d'une manière plutôt singulière. À la vue d'un restaurant italien, il se réjouit d'une pizza au roquefort, avec des olives noires et des figues.

L'homme qui prit sa commande n'avait rien d'un serveur ordinaire : Portant de longs cheveux blonds, il était cintré dans un élégant costume sombre agrémenté d'une cravate à carreaux rouges et noirs, et arborait un sourire plutôt malicieux.

« Vous avez fait votre choix ? »

Ned commanda une pizza composée de ses ingrédients favoris, ainsi qu'une bière. Le pimpant serveur disparut après lui avoir adressé un clin d'œil.

Ned contempla le tableau ornant le mur latéral de la terrasse. Il dépeignait deux clowns ; l'un vêtu de blanc et l'autre dans des habits à carreaux rouges et noirs. Au-dessous était écrit le nom du peintre : Paul Cézanne. Ce n'est sûrement pas l'original, pensa-t-il.

Le verre de bière était vide depuis un moment quand la pizza fumante arriva enfin sur la table.

« Je suis désolé pour l'attente, dit le serveur en esquissant un rictus, mais certains ingrédients ne sont pas toujours en réserve. »

Ned mangea avec une telle avidité que le serveur laissa échappé un « Waouh ! » quand il reparut près de sa table. Après avoir achevé une seconde bière, Ned commença à éprouver des vertiges et les sons lui parvenaient soudainement plus forts qu'ils ne devraient être réellement : Le chuintement émis par l'ouverture des portes d'un bus de l'autre côté de la rue, le vrombissement d'un avion au-dessus de la ville, l'abolement d'un chien dans une ruelle voisine, les basses profondes s'échappant des enceintes d'une voiture qui passait.

Quand l'homme à la cravate à carreaux rouge et noir se pointa vers lui, Ned ne put s'empêcher d'éclater de rire. Devant lui se tenait un des clowns de Cézanne qui lui faisait la grimace. Bien que celui se déroba dare-dare, Ned continuait à rire. C'est alors qu'une bouffée d'angoisse

vint lui nouer la gorge et que la nausée l'envahit. C'est tout ce dont il se souvint.

Ned bâilla et rouvrit les yeux dans une petite chambre. Un rai de lumière s'insinuant entre les lames d'une persienne venait éblouir son visage. Était-ce cette lueur éclatante qui l'avait réveillé ou le ronflement de l'homme du lit voisin ? Vraisemblablement le ronflement, car la femme nue à côté de ce dernier l'était aussi. Celui-ci était nu également, mais portait toutefois une cravate à carreaux rouges et noirs. Sans même penser à se couvrir, la femme se leva et alla ouvrir la porte du balcon.

« Café ? lui proposa-t-elle.

— Avec grand plaisir », répondit Ned.

Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait, ni de la manière dont il y était arrivé, mais le tableau du corps gracieusement souple de la femme contribua à reléguer ces préoccupations au second plan.

Au petit-déjeuner, le soi-disant serveur lui présenta ses excuses.

« Je suis le propriétaire de la pizzeria. Hier soir, j'ai fait le pari avec quelques habitués de refiler une pizza au cannabis à un client avant minuit. »

Il fouilla dans une poche de son costume, en sortit quelques billets puis dit :

« Ces deux cent cinquante Euro sont à vous, c'est la moitié du gain. Cela me ferait plaisir que vous les acceptiez. La pizza et la bière sont évidemment au compte de la maison. »

Ned comprenait mieux : haschich et bière – cela n'avait rien à voir avec la taille de son estomac.

« Je suppose que je ne suis pas le premier client de votre établissement à qui l'on offre ainsi une pizza, dit-il.

— C'est vrai, répondit l'homme qui se présenta sous le nom d'Enzo. Mais d'habitude, ne viennent que des minets des beaux quartiers qui ne savent que faire de leur argent. Vous, monsieur, n'êtes pas comme eux, c'est pourquoi je vous prie encore une fois de m'excuser. Et je vous garantie que le roquefort, les figues et les olives étaient bien bio. »

Ned ricana en secouant la tête. Il chercha les yeux de la femme cachés derrière une frange de boucles noires. Une fois qu'il les eut trouvés, elle se fendit d'un sourire amical.

« Vous avez de la chance que je sois moi aussi bio et non pas un flic en civil. Quoi qu'il en soit, le regard de votre accompagnatrice a déjà effacé le souvenir de ce désagrément. »

Après avoir déjeuné, il demanda s'il pouvait utiliser la salle de bains.

« Naturellement ; vous y trouverez tout ce dont vous avez besoin, même une brosse à dent dans son emballage d'origine », répondit Enzo avec un sourire oblique.

Avant qu'il ne parte, la jeune femme s'enquit du but de son voyage.

« Je vais rejoindre la méditerranée et ensuite j'aviserais, lui répondit-il.

— Y'en a qui ont de la chance, dit-elle avec une pointe d'enthousiasme qui s'émoussa presque aussitôt. Je dois terminer mes études et j'espère ensuite me trouver une bonne place.

— Tu étudies quoi ?

— L'économie, fit-elle en portant un morceau de pain à sa bouche. Et que comptes-tu faire, dit-elle en mâchant, simplement vagabonder dans le monde pendant que les autres travaillent bien sagement ?

— Travaillent sagement ? sourit Ned. C'était peut-être comme ça avant. Mais aujourd'hui on ne travaille plus, on fonctionne. Et beaucoup grâce aux médicaments. Il y en a régulièrement qui craquent et pètent un câble. Ils sont alors réformés et leur vie est mise au rebut. Je préfère la prendre en main.

— Si tout le monde pensait comme toi, on aurait bientôt plus d'économie », protesta-t-elle, la mine sérieuse.

Ned la regarda d'un air étonné.

« J'ai l'impression que tu n'as aucune idée du monde dans lequel on vit. »

Avec un regard froid comme l'acier, elle répliqua :

« Les forts survivent, les faibles meurent, c'est aussi simple que cela. » Ned soupira bruyamment et secoua la tête. Il n'avait aucune envie de se disputer et se renseigna plutôt sur le chemin à prendre pour quitter la ville et rejoindre le sud.

Dès qu'il eut dépassé les dernières maisons, il retrouva un sentiment de légèreté. Une sensation physique de liberté s'infiltra en lui. Comme soustrait à l'action de la pesanteur, il flottait littéralement. Et que lui occasionnait d'autre cette liberté ? Elle lui restituait le temps que lui avait volé son devoir initial de faire carrière. Elle lui laissait soudain assez de temps pour ruminer sur son passé, ou redouter son futur. Des heures entières. C'était pourtant exactement ce qu'il avait voulu éviter. Il s'était en effet résolu à ne plus tirer de plan sur la comète, mais à s'appuyer sur son intuition. Mais il n'était évidemment pas si simple d'appliquer cela en un jour. Ses neurotransmetteurs avaient tourné à plein régime pendant des années, et c'était au tour d'une quiétude intérieure de prendre le relai ? N'était-il pas lui-même la cause de ses propres errements, de son naufrage et de l'échec de ses plans, se fit-il comme réflexion. La réponse ne se fit pas attendre : les yeux tournés sur lui-même pour repasser sur ses actions d'hier et de demain, ses pieds se prirent dans une racine et sa tête alla se heurter violemment contre un arbre. Malchance ? Non, une chance au contraire ! C'était comme la tape du maître Zen sur l'épaule du disciple pour le ramener au présent, dans le maintenant. Car le présent est le temps du véritable être, nous font observer les personnes éveillées : contrairement au passé et au futur, le présent ne ment pas. Il nous montre où l'on est réellement et non pas où on aurait été si ..., ou bien où on pourrait être dans le cas où ... Le présent est le temps de la création dans lequel tout se passe.

À partir de là, il se détermina à être plus prudent avant de s'embarquer avec chaque pensée qui l'enjoignait à monter à bord. Il tacha de se concentrer sur ce qu'il était en train de voir et faire.

Avant de s'installer pour la nuit dans une cabane à la lisière d'un bois, il écrivit quelques lignes dans son carnet de voyage :

*Pourquoi est-il si difficile,
d'appréhender un arbre,
de percevoir le ciel et les étoiles,
de s'unir aux vibrations de la musique que nous écoutons ?*

*Parce que nous ne sommes pas là,
mais ici et là ?*

*Parce que nous sommes que rarement
et avons trop ?*

*Parce que nous ne sommes pas,
mais cherchons sans cesse à devenir ?*

Ned faisait fi des panneaux de direction. Il devinait aux positions respectives du soleil la direction approximative de son voyage. Il cheminait ainsi au travers de bois et de champs et rarement sur des axes goudronnés. Il passa quelques nuits à l'auberge mais le plus souvent c'était dans des ruines, par chance nombreuses, ou dans des granges. Depuis qu'il avait quitté son ronron quotidien et qu'il parcourait tous les jours des kilomètres à pied, ses insomnies avaient disparu. Aussitôt couché, il s'endormait jusqu'au lendemain.

Un soir, alors qu'il venait de se jeter dans le foin d'une étable inoccupée, une silhouette baraquée se profila soudainement dans l'encadrement de la porte. Découpée dans un fort contre-jour, elle n'était que peu discernable.

« Ma cabane est ta cabane. À qui ai-je l'honneur ? » prononça en français une voix grave mais amicale.

Ned l'informa de son nom et de son origine.

L'armoire à glace changea de langue.

« D'après ton accent tu es un confédéré. – Que fais-tu donc dans cet endroit isolé ?

— Je suis en route pour la mer.

— Extra, dit l'homme. Viens donc dehors, on va faire un feu et on pourra bavarder. »

Ravi d'avoir un peu de compagnie, Ned se glissa hors du sac de couchage et commença à amasser du bois comme s'y attelait déjà l'homme chauve et barbu.

Une fois attisé et dispensant une chaleur agréable, ils s'asseyèrent au coin du feu.

« Qu'est-ce qui te pousse à rejoindre la mer », demanda le vétéran. Heureux de pouvoir s'entretenir avec quelqu'un et de surcroît dans sa langue, Ned en vint directement au but :

« Je veux respirer et voir l'horizon. Loin des quatre murs du bureau. Je ne sais pas comment c'était avant, mais aujourd'hui le travail rend les gens psychologiquement malades. L'exigence générale est de se surpasser en permanence et d'être meilleur que les autres. Ce qui rend certes une société productive, mais également égoïste et agressive. L'économie actuelle est une guerre. Soit on l'accepte et on essaye de changer

la donne, ou bien on s'en va. C'est ce que j'ai fait. Je refuse de faire partie d'une machine de guerre. Je dois faire quelque chose d'autre, quelque chose de vivant. Ce système est, de toute façon, en train de se désagréger. »

— Si jeune, et déjà en route, dit l'homme. Ta manière de faire me plaît. J'en serais presque envieux. Quand j'ai enfin réalisé où le vent voulait me mener, j'avais déjà parcouru la moitié du chemin. Je me suis alors questionné sur ce que j'avais vraiment fait de concret jusqu'à présent et me suis distancié d'une vie de carton-pâte. Depuis, je subsiste sans possession aucune et me nourris uniquement du fruit de mon jardin et de ce que produisent mes arbres.

— Que faisiez-vous dans la vie ?

— Laisse tomber le vouvoiement. Je m'appelle Claude. J'étais patron d'une grande entreprise, j'avais un salaire important, une villa, des voitures, une femme et des enfants et tout le reste, mais je ne savais plus comment on faisait ses courses au supermarché, ni même faire des pâtes ; d'autres s'en sont toujours chargés pour moi. Je vivais à la surface et croyais connaître la réalité. J'étais comme l'un de ces capitaines qui prétendent connaître la mer, alors que seuls les poissons la connaissent vraiment. »

Il rigola.

« Et maintenant tu te sens être dans la vraie vie ? demanda Ned.

— Si cela signifie se donner corps et âmes à elle, être conscient de chaque instant, avec le moins de pensées parasites possible, alors je le suis. Et je me tiens prêt à quitter mon corps si l'existence l'exige. Je frise les quatre-vingt-dix ans et peux à tout moment cesser de respirer. Plus rien ne me retient.

— Tu sembles n'avoir aucun problème avec l'âge.

— La vieillesse ? Ces quatre-vingt-dix dernières années sont passées comme un éclair ! La vie, c'est comme les vacances : à peine commencée et on est déjà dans le car du retour. Bien sûr, le corps vieillit, mais l'éternel Je qui regarde par la fenêtre de mes yeux est intemporel. Seul ce qu'il voit change en permanence. La soi-disant vieillesse ne vaut que pour ceux qui accordent plus d'importance à leur miroir qu'à eux-mêmes. »

Claude nourrit le feu de quelques nouvelles branches.

« Mais ce qui me chagrine, reprit-il, c'est que nous autres, les hommes, vivons embrumés. Les choses les plus simples nous échappent. »

Il regarda Ned avec malice, puis ajouta :

« Tout cela n'est pourtant qu'un jeu.

— Un jeu ?

— Oui, pour sûr le jeu de la conscience et de la vie dans lequel ce Je éternel simule l'existence.

— Qu'est-ce qui t'amène à penser ça ?

— Une nuit, j'étais resté longtemps éveillé et mon esprit se posait des questions auxquelles il n'était pas facile de répondre. Le calme se fit soudain à mon bord et, sans aucun signe avant-coureur, je me retrouvai à plusieurs endroits en même temps : simultanément dans mon lit et à l'extérieur de la maison. Je pouvais à la fois voir mon corps et ma femme allongés dans le lit, nos voitures garées devant la maison et l'eau de la piscine scintillante sous le pâle clair de lune, au loin, les gratte-ciel éclairés de la ville, mais également observer en dessous de moi la terre depuis l'espace. Je ne rêvais pas. J'étais totalement conscient de mon échappée. Cet état était aussi fascinant que troublant et, de ce fait, j'ai alors mis le focus sur le corps dans la chambre où je fus rapidement rappelé. J'ai alors glissé dans mon corps comme on enfle des pantoufles. Par la suite, ces voyages sont devenus routine. Ces premières scissions nocturnes étaient bel et bien le résultat de mes pensées curieuses de surprendre ce que devenait le Moi pendant le sommeil. Le corps est sans doute là, au lit, mais ce qui le remplit de vie, le Moi, s'en va et avec lui le monde entier. À travers ces excursions extracorporelles, j'ai réalisé que le Je n'étais pas le corps, mais quelque chose d'infiniment grand et d'intemporel. Le corps n'est qu'un serviteur qui, sur commande, attend ou joue pour le Moi.

— Donc pour toi, ce qui se passe ici sur terre n'est qu'un jeu ? demanda Ned. Est-ce jouer quand un enfant assiste au meurtre de sa mère, chose assez fréquente en ce monde ?

— Je persiste à penser que le monde est un jeu mais je ne dis pas que c'est toujours une partie de plaisir pour le corps. — Écoute : j'avais

autrefois un bateau ancré en méditerranée et j'embarquais souvent seul. S'il m'était arrivé d'être balayé par une vague par-dessus bord, le bateau aurait continué à naviguer et on l'aurait peut-être retrouvé au bout de quelques semaines, alors que de moi ne serait resté qu'une casquette flottante, et encore. Crois-tu alors que cela aurait une importance pour un Moi omniprésent ?

— Je ne sais pas, mais si quelqu'un avait été témoin de la scène, alors tout aurait été mis en œuvre pour tenter de te sauver. On est loin du jeu.

— C'est naturellement ce que je ferais aussi si je voyais quelqu'un en difficulté.

— Pourtant, si je comprends bien, on dirait que dans ton cas l'issue t'est égale ?

— Pas vraiment, une noyade n'est agréable pour personne. Mais comme je te l'ai dit, la conséquence est équipollente pour le Moi ou l'univers, ou quel que soit le nom qu'on se plaise à lui donner. Le Tout est un jeu à somme nulle.

— Il pourrait donc venir à l'esprit du sauveteur de rebrousser chemin à dix mètres de toi et de te laisser te noyer, puisque cela revient au même pour l'univers.

— Non, le comportement du sauveteur joue vraiment un rôle. S'il renonce sciemment à son aide, il se retrouvera lui-même un jour dans la même situation pour ainsi éprouver le Tout dans la perspective d'autrui. Je te le répète, il s'agit d'un jeu à somme zéro. »

Conscient que, pour un jeune homme, de tels propos ne devaient pas être simples à comprendre, Claude changea de sujet :

« Tu traces ta route. Tu as raison. Mais prête bien attention aux signes qui la jalonnent.

— De quels signes parles-tu ?

— Certains signes sont à peine notables en tant que tels, mais il y en a d'autres qui sont frappants de clarté. Je vais te citer un exemple de mon expérience : quand j'étais jeune, j'avais le désir d'avoir une compagne avec qui partager ma vie. Un jour, pendant les vacances, j'étais assis sur la plage à me demander quand est-ce que j'allais enfin rencontrer la bonne. J'ai alors tracé deux lignes entrecroisées dans le

sable. À l'endroit de leur intersection, j'ai inscrit les initiales de mon nom et à côté celles de ma future femme – naturellement sans savoir comment elle s'appelait vraiment. Quelques semaines plus tard, j'ai fait la connaissance d'une femme magnifique ; et lorsqu'elle m'a annoncé son nom, un grand frisson m'a hérissé le dos : ses initiales correspondaient à celles que j'avais marquées dans le sable. »

Il piqua dans les braises et sembla écrire des lettres dans la cendre.

« Nous avons passé plus de cinquante belles années ensemble..., compléta-t-il d'une voix fléchie.

— Je ferai attention aux signes, dit Ned.

— Bien, dit Claude après un moment de silence. Un signe indéniable est ce fleuve là-bas. Tous les fleuves se rendent à la mer. Tu n'as donc qu'à te vouer à celui-ci pour atteindre ton but. »

L'homme se leva avec un sourire finaud et dit :

« Bonne nuit, je te souhaite un heureux succès dans ta recherche ! » puis il disparut dans la cabane.

*À quoi pense le jeune homme
qui jubile de sa journée,
pouvant lui-même déterminer
la direction qu'elle prendra ?
« Bientôt... »*

*À quoi pense le vieil homme
qui rêve en pleurant de l'amour
qui autrefois stimulait jour et nuit
son enthousiasme et sa confusion ?
« Avant... »*

*À quoi pense le majestueux aigle,
qui bat vigoureusement ses ailes
et se laisse doucement porter par le vent
dans la sereine coupole du ciel ?
« Maintenant ! »*

Le lendemain matin, Ned se réveilla tôt. Il rassembla ses affaires et quitta l'abri dans lequel ronflait encore le nonagénaire. Il remplit ensuite sa gourde à la fontaine d'une ferme inoccupée. Puis il enjamba une clôture, traversa un pré où il fit prendre la fuite à des chèvres effrayées et fut talonné de près par un cheval tel une poule par un coq entiché. Le pré longeait le lit majeur d'un fleuve. Précisément celui dont avait parlé le vieil homme. À partir de là, il n'avait plus à se soucier de la direction. Il lui suffisait simplement de suivre le cours d'eau. Le fleuve était devenu son aiguille de compas, même si par moments des obstacles naturels ou artificiels l'obligeaient à de considérables détours.

Occasionnellement, il allait le long de routes et il arrivait parfois que des personnes le prennent en stop. Principalement des agriculteurs. Ned ne trépignait certes pas d'impatience de se faire véhiculer, mais il ne voulait pas désobliger les personnes qui s'arrêtaient pour lui proposer un lift.

Il se retrouva à un moment assis sur un vieux tracteur pétaradant qui, d'après l'odeur, tournait à l'huile de colza. C'est de cette manière confortable que le paysan assis à ses côtés hâtait ses vaches à l'étable. Il engagea un monologue presque ininterrompu, si rapide et inarticulé que Ned n'y comprit pratiquement rien. L'homme déblatérerait contre le président de son pays et sur les décrets qui ne cessaient de repousser l'âge de la retraite. Même si Ned avait voulu s'exprimer – il parlait couramment le français –, il ne serait pas parvenu à en placer une parmi ses salves de mots. Il se contenta d'opiner du chef, de dire « oui » ou « d'accord » de temps en temps, et d'observer le fleuve.

Le jour suivant, une femme l'invita à prendre place dans son tacot. À la place de l'habituelle banquette arrière siégeait une famille de chèvres, qui, ballottées à chaque virage et dérapant d'un côté sur l'autre, protestaient par des bêlements plaintifs sans comprendre ce qui leur arrivait. Les vitres avaient beau être baissées, l'odeur était poignante. Un relent qui présentait un contraste infranchissable avec la beauté de la femme au volant.

Elle s'appelait Juliette. D'épars fils gris brillaient dans les boucles de sa chevelure noire. Elle lui offrait le souper et le gîte s'il voulait bien l'ai-

der à mener ses chèvres dans un près dont l'enclos n'était malheureusement pas tout à fait terminé. Elle avait acheté ses bêtes à une vente aux enchères et avait dû les emporter aussitôt. Elle en avait absolument besoin pour élargir sa production de fromage. Depuis la mort de son mari lors d'un accident de travail, elle et sa sœur Nathalie devaient se débrouiller par elles-mêmes. C'est pourquoi elle serait très contente s'il pouvait lui filer un coup de main, lui dit-elle en le regardant avec ses beaux yeux attristés.

Juliette et Nathalie vivaient dans une grande propriété comprenant une ferme, deux granges et une petite habitation dans laquelle elles logeaient. Leur modeste demeure était remarquable en ce qu'elle était recouverte de chaume, ce qui la rendait plutôt atypique pour la région. Son intérieur était également douillet, et spécial du fait qu'elle recélait une profusion de fées et de nains en argile. Il y en avait partout. Certains étaient si bien cachés qu'il tressaillait quand il remarquait soudain deux yeux surgir d'un pot de fleurs ou de derrière une baie.

Ils n'en restèrent naturellement pas à la clôture des chèvres ; il y avait fort à faire et Ned prit le travail à bras-le corps. Ce qui d'ailleurs lui convint très bien.

À l'issue du repas du soir que prirent Ned, Juliette et sa sœur cadette, Nathalie se retira à l'étage. Après une douche, les deux autres s'allongèrent dans l'unique mais large lit du rez-de-chaussée. Bien qu'il fût près de minuit, Juliette lui raconta sa vie sans omettre de détail. Elle appréciait d'avoir quelqu'un à ses côtés qui l'écoutait des heures durant, un homme contre qui se blottir, surtout avec un tempérament aussi doux. Et cela elle le savourait vraiment : « ...comme si une plume de duvet glissait sur mon corps », qualifia-t-elle la manière dont il la caressait.

Ned s'étonna de la souplesse de cette femme de dur labeur qui vivait de la vente de légumes et de fromage. La fermeté de sa peau indiquait qu'elle était plus jeune qu'il ne se l'était d'abord figuré en la voyant dans ses vêtements maculés aux effluves de chèvre.

Pendant plusieurs jours, Ned s'investit dans la réparation de tiroirs, de fenêtres et d'armoires, et dans la pose de tuiles pour couvrir les trous du toit de la remise. À l'aide de quelques lattes et de vitres, il cons-

truisit une petite serre aux deux sœurs, les rendant à l'avenir moins dépendantes des saisons pour cultiver leurs salades, tomates et autres légumes. La nuit, il était à l'écoute de Juliette.

Sa sœur Nathalie avait, avec ses longs cheveux couleur caramel et son teint plus clair que celui de Juliette, quelque chose de féérique. Elle était vraisemblablement à la base du style conte de fées de l'intérieur de la maison. Ned était frappé de la douceur partenariale avec laquelle elle prenait soin des vaches, des chèvres, des poules et du chien Gaston, qui suivaient ses ordres tout à fait naturellement et avec précision. Il n'avait jamais observé une telle particularité dans la ferme où il avait grandi. En revanche, le fait qu'elle semblait par moment singulièrement absente ne lui échappa non plus.

Concernant la petite maison de chaume, Juliette lui apprit que c'étaient ses parents, il y a une vingtaine d'années, qui l'avaient fait transférer en cet endroit depuis la Bretagne. Ils avaient souhaité ériger une petite maison conservant l'empreinte de leur terroir en annexe de la ferme existante.

« Ils avaient prévu de se retirer dans cette chaumière à leur retraite et de nous céder la ferme, à moi, à mon mari et à Nathalie. Mais ils sont partis bien trop tôt. », raconta Juliette.

Elle lui confia également qu'elle avait par la suite rejoint sa sœur dans la maisonnette, la ferme étant devenue trop grande pour elle seule après le décès de son mari.

« Nous allons tôt ou tard devoir vendre la propriété, à moins que quelqu'un s'implique à nos côtés dans notre monde, alors peut-être que... »

Elle leva vers Ned un regard plein d'attente, mais celui ne manifesta aucune velléité particulière.

Il demeura un peu plus de trois semaines chez elle. Quand il lui annonça son départ pour le jour suivant, elle lui dit :

« Tu aurais pourtant ici tout ce que tu souhaites. »

Ned aurait pu effectivement rester auprès d'elle. Ses yeux bleus étaient resplendissants et quand elle riait, le soleil brillait. Elle était vigoureuse et douce à la fois. Mais il avait d'autres images en tête ; au loin se profilaient des maisons blanches et un village de bord de mer.

Il lui dépeint la localité, lui relata que ce lieu représentait une importante partie de sa jeunesse, et que, pour le moment, rien ne pouvait le détourner de son voyage.

Lorsqu'il quitta la maison au toit de chaume, il pleuvait à pleins seaux. Il le prit comme un de ces signes dont lui avait parlé l'ancien. Il sentit un frisson lui parcourir l'échine.

Vers midi, les sombres nuages s'éclaircirent et se dispersèrent. Le soleil de mai était déjà vif et sécha ses vêtements en un rien de temps. Le soir venu, il nota les impressions des jours passés dans son carnet de voyage et revint sur sa vie agitée, sans amour ni envie, d'auparavant. Il ponctua son annotation par :

*Derrière moi
gît un temps sans amour
durant lequel j'oubliai
que l'amour est intemporel*

Dans une forêt alluviale qui bordait une bonne portion du fleuve, Ned rallia une petite crique où gisait un bateau à cabines légèrement gîté du côté du sol. Le pont s'enfonçait presque au ras de la surface de l'eau. L'embarcation se trouvait dans un état déplorable ; visiblement laissé à l'abandon depuis un bon moment par son propriétaire. Pour preuve, son numéro d'immatriculation était quasiment illisible. Côte à côte sur la proue, un homme et un chien savouraient le soleil. Le canidé avait détecté la présence de Ned depuis longtemps mais ne réagit pas de prime abord, comme s'il sentait que l'étranger ne présentait aucun danger.

Ned s'assaya sur la berge et temporisa. Un instant plus tard, la copie miniature d'un golden retriever bondit soudainement du bateau dans sa direction. Il se plaça près de lui, puis regarda vers le bateau. Un mouvement s'opéra alors du côté de l'homme qui s'assaya, crapahuta par-dessus le garde-corps et sauta sur la rive.

« Si Caillou t'accepte, tu ne dois pas être un bien mauvais bougre », dit-il.

Ned rigola et passa sa main le long du pelage hirsute du petit chien.

« Quand est-ce que tu largues les amarres ? demanda Ned.

— C'est un peu tard pour aujourd'hui, ricana le pseudo-marin. Je n'ai pas le pied marin et le bateau non plus. En plus, il n'est même pas à moi.

— C'est bien ce que je pensais.

— Pas mal de gens laissent pourrir leur bateau, commença à raconter l'individu, et celui-ci est alors devenu mon ilot. Quand je suis arrivé ici, j'étais complètement lessivé, à bout de force. J'avais perdu toute joie de vivre. J'ai vu ce rafiot, je me suis allongé sur le pont et je me suis endormi. Et quand je me suis réveillé, ce chien était là à côté de moi. Je suppose que quelqu'un avait dû l'abandonner – comme je l'ai fait avec moi-même. »

Il le caressa. Caillou ferma les yeux et sembla sourire.

« Tu habites depuis longtemps sur ce bateau ? lui demanda Ned.

— Ouh, déjà quelques années, et je ne sais pas combien de temps encore, je, enfin, nous allons demeurer ici. Il devrait tôt ou tard se produire quelque chose. – Je m'appelle Alain, à propos. Et toi ?

— Je m'appelle Ned.

— Eh bien, Ned, passe donc un peu de temps ici, et tu verras que vivre au bord d'un fleuve dissuade les soucis du lendemain. »

Ned resta alors quelques jours sur place. Il y avait chaque jour du poisson grillé au menu et même du vin.

« Quelqu'un me dépose de temps à autre une bouteille de vin. Parfois aussi du pain frais, de la viande et du fromage – je n'ai aucune idée de qui il peut bien s'agir, peut-être du Père Noël. »

Il ria, découvrant des dents étonnamment blanches qui tranchaient sur sa peau hâlée.

« On doit bien t'envier, en fin de compte, assura Ned au bout d'une semaine.

— Beaucoup le disent, ponctua Alain. Malgré tout, je retournerai un de ces jours à la civilisation, mais j'ai encore du temps devant moi. En attendant, je dois approfondir la question de ce que signifie le temps. J'en ai à foison et qu'est-ce que cela me rapporte ? On dit que le temps c'est de l'argent. J'ai du temps à profusion, mais de l'argent ? Pas un sou ! »

Les deux se mirent à rire.

« Il y a quelque chose qui ne joue pas dans cette formule. – Mais enfin, je suis à nouveau en train de jaboter. Cela faisait un moment que je n'avais plus parlé à quelqu'un, mais parle-moi donc un peu de toi, tu veux bien ? »

Ned réfléchit un moment, puis dit :

« Jusqu'à présent, je n'avais que trop peu de temps mais relativement beaucoup d'argent. – Tu vois, l'équation temps-argent ne fonctionne à l'inverse pas non plus. Que pouvais-je bien faire de cet argent, si je n'avais pas de temps pour entreprendre quoi que ce soit avec. Je trouvais plutôt dommage de le dépenser dans des semaines de vacances. C'est la raison pour laquelle je suis parti. Maintenant, j'ai pas mal de temps pour tenter de voir ce que je peux faire de ma vie. Et j'entends par là, avoir une vraie vie. J'ai pris la direction de la mer parce que cela correspond à une image que j'ai en moi. Et si cela est exact que le chemin est le but, alors je suis déjà à mi-chemin, et je trouve que cela aurait été dommage de te rencontrer sans monter à bord. – Pourquoi

veux-tu retourner au monde en fait ? Il me semble qu'il ne te manque rien.

— Oui, c'est vrai, je suis assez satisfait, répondit l'ermite, mais tout de même un peu déçu. Je m'étais attendu à plus, vois-tu.

— Comment ça, à plus ?

— Depuis le temps que je suis là, je m'attendais à ce qu'il se passe quelque chose de spécial. J'aurais voulu quelque chose de magique, de surnaturel. »

Ned fixait sur lui un regard interrogateur.

« Tu as bien sûr entendu parler de ces histoires, expliqua Alain, de ces gens qui se sont retirés de la société, se sont installés quelque part, et, dans le silence, ont reçu l'illumination et la révélation de leur vraie vocation ou quelque chose du genre. Mais il ne m'est rien arrivé de tel ! Cela fait un moment déjà que je suis là dans cette quiétude, et rien ne s'est produit, absolument rien. À l'exception peut-être de cet oiseau aux couleurs fabuleuses qui, quelques fois, venait se poser sur mon pied. Il resta là à m'observer un moment, puis repartait. Mais c'est tout.

— Qu'aurais-tu donc souhaité qu'il se passe ?

— Eh bien, quelque chose qui aurait mis en évidence la vérité, le sens de l'existence, Dieu où qui que ce soit d'autre, mais manifestement, il est plus facile de se rendre sur la lune que de trouver le ciel qui est en nous.

— Cela ne te suffit pas de pouvoir démontrer aux gens que le bonheur n'est pas lié à l'accumulation de biens ?

— Ah, si je le pouvais ne serait-ce qu'à un seul, je serais alors le plus heureux... »

Alain resta un instant interdit après cette phrase, puis compléta :

« Mais je ne le suis pas... je vais méditer là-dessus. — à propos, tu as dit que tu avais beaucoup d'argent ; tu n'en aurais pas en trop par hasard... ?

— On peut dire que tu tombes bien, mon vieux, il y a quelques jours j'ai reçu 250 euros d'une drôle de manière ; ils sont à toi. Peut-être bien que les billets sentent encore l'herbe, mais ne les fume pas pour autant. »

Sans dissimuler le petit rictus qui lui vint aux lèvres, il sortit l'argent de la pizza de la poche latérale de son sac-à-dos.

Alain était aux anges.

« Que mon bon sire soit remercié, dit-il avant de s'enquérir s'il revendait de la drogue.

— Attends, non, ce n'est pas dans mes habitudes. Je veux bien te raconter comment cet argent m'est échu, mais il est bien probable que tu ne me croies pas. »

Plus tard dans la soirée, Ned demanda à son acolyte ce qu'il faisait avant de se promouvoir capitaine d'un bateau échoué.

« Eh bien, j'ai roulé ma bosse de petits boulots en petits boulots. J'ai eu une enfance assez merdique, j'avais constamment des problèmes avec mes parents d'accueil et les autorités, alors je me suis tiré et j'ai enchaîné les jobs qui me tombaient sous la main. Et maintenant, je suis là. Voilà tout. »

Ned pouvait concevoir qu'Alain n'ait pas particulièrement envie de s'étendre sur le sujet et eut la délicatesse de l'esquiver :

« J'ai un frère qui a également pas mal trimé durant sa prime jeunesse. Lui-aussi a atterri dans une famille d'accueil. Je n'ai malheureusement aucune idée de où il se trouve à l'heure actuelle. Je ne sais même pas s'il est encore en vie. J'ai moi-même été placé, mais ça s'est plutôt bien passé. »

Le sujet était ainsi clos. Les deux s'en tinrent préférablement à des généralités sur Dieu et sur le monde.

Quand Ned se réveilla le matin suivant, Alain et Caillou n'étaient plus là. Par contre, sur la rambarde de la proue était posé un martin-pêcheur qui le toisait avec attention. Avec son plumage aux teintes bleu turquoise à reflets métalliques, en contraste avec un ventre orangé, il semblait un oiseau de paradis d'une forêt tropicale. Il tenait dans son bec en forme de dague un frétilant poisson qu'il laissa bientôt tomber sur le pont, comme s'il s'était s'agi d'une offrande. Immobile sur le reling, il continuait à fixer Ned d'un air crâne, qui lui aussi le scrutait en retour. Plus Ned le contemplait et plus les couleurs de l'oiseau se mêlaient à celles du décor ; l'image d'ensemble commença à papil-

loter, à vivre comme un seul et unique organisme, tel un univers de formes et de couleurs qui se mua pour finir en un rutilant violet et en un sentiment d'amour universel...

Lorsqu'après un temps indéfini cette image se refragmenta en roseaux, arbustes, arbres, en un martin-pêcheur et en un vieux bateau, Ned jeta un regard stupéfait autour de lui et aperçut tout juste l'oiseau polychrome s'envoler et le poisson vibratile regagner le fleuve par-dessus bord. Ses pensées revinrent dans sa tête et sa première fut de se demander si cette expérience n'était pas justement ce qu'avait attendue Alain. Elle n'avait certes duré que quelques secondes, mais le bonheur ressenti subsista quelques jours pour finalement mûrir en une satisfaction sereine.

*Le temps
qui jour après jour
nous file entre les doigts
telle une poignée de sable
n'est pas le temps véritable.*

*Le temps
durant lequel au cours d'une journée
on tient une poignée de sable
sans en perdre un grain
est le temps véritable.*

Aux alentours de midi, Caillou surgit tout d'un coup d'un buisson et s'élança vers Ned la queue battante. Une minute après, c'est Alain qui fit son apparition avec un imposant carton sur l'épaule. Il le posa à terre et jubila :

« Enfin un vieux souhait qui se réalise : un grill ! »

Ned en resta tout ébahi et gratouillait le cou de Caillou.

« Alors vraiment, là tu m'épates ! Je t'imaginais loin avec l'argent en train de te remplir la panse dans un bon restaurant. – Et voilà que tu reviens avec un grill, mais quelle idée !

— Tu dois savoir, Ned, que faire du feu par ici comporte de gros risques. En été, le sol est sec comme de l'amadou et une forte brise remonte régulièrement le long de la vallée. Je n'ai aucune envie de foutre le feu aux roseaux, au bateau ou à cette forêt alluviale, tu comprends ? Avec le grill je peux contrôler mon feu.

— Eh bien mon vieux, tu es assurément un homme comblé », dit Ned, se laissant lécher la main et le bras entier par le chien d'Alain.

Ned passa une dernière nuit sur l'épave et s'en alla le lendemain matin.

« On se reverra bien quelque part ! » lui héla Alain, tandis que Caillou, la tête baissée et les oreilles pendantes, l'accompagna du regard jusqu'au détour du chemin.

Comme d'habitude, Ned faisait son possible pour contourner les zones urbaines pour éviter un maximum de villes. Heureusement pour lui, il y avait dans le pays de vastes étendues inhabitées et beaucoup moins de clôtures et de fils barbelés que dans celui d'où il venait. La plupart des forêts qu'il franchissait étaient aussi denses et sombres que des jungles. Cela ne l'intimidait pas ; il n'était pas du genre à s'imaginer que chaque buisson dissimulait un prédateur. En tout cas, il croisait bien plus de moutons ou de vaches que d'hommes. En revanche, il tombait souvent sur des cartouches usagées ou sur des dépôts sauvages, et constatait parfois à l'horizon de curieux nuages ascendants : de la vapeur s'échappant des gosiers des monstrueuses tours de refroidissement de centrales nucléaires. À côté, les rotors et les mâts des éoliennes avaient l'air de géants inoffensifs.

Un soir, à l'entrée d'un petit village, il aperçut une jeune femme dont le visage lui paraissait familier. Elle était assise à la terrasse d'un bistrot et semblait l'attendre. Elle lui fit signe de la main.

« On se connaît ? lui demanda-t-il.

— Oui, acquiesça la brune aux yeux de biche, tu es Ned, n'est-ce pas ? »

L'air surpris, il opina d'un signe de tête. Elle lui raconta alors qu'elle avait rêvé de lui : ils coucheraient ensemble, et le lendemain, elle rencontrerait le véritable homme de sa vie.

Ned resta sans voix. Il s'imagina d'abord qu'elle devait lui faire penser à une de ses collègues, mais se souvint ensuite vaguement d'un rêve qu'il avait fait une des nuits précédentes et dans lequel son visage lui était apparu.

« Je me prénomme Diane », dit-elle instinctivement, comme si elle savait qu'il commençait à se remettre ses traits en mémoire.

Un groupe de personnes d'âge moyen prit place à la table voisine et amorça une conversation animée. Les mots de Ned et Diane se noyèrent rapidement dans un tohu-bohu de dires s'entrecoupant. Une cacophonie commune dans une région où l'on ne s'avise pas toujours de faire attention aux voisins. Ned devait faire un effort pour comprendre son interlocutrice et affichait une grimace de circonstance.

Dans ce brouhaha, il perçut la voix de Diane lui dire :

« Tu vas devoir t’y habituer si tu veux rester en France. »

La discussion d’à côté tournait autour de la préparation et de la manière de consommer l’huitre et la moule – manifestement, tout un programme.

« Viens, on va chez moi ! » convint Diane, avant de poser l’argent sur la table et de se lever.

C’était un petit appartement. Un chat noir dans un sofa blanc s’y trouvait qui ne broncha pas quand ils s’assayèrent à ses côtés. On y respirait une délicieuse senteur d’aromates qu’exhalaient diverses herbes suspendues en bottes à des ficelles.

« Que fais-tu de toutes ces plantes ? se renseigna-t-il.

— Je les assemble et les pulvérise pour en faire une subtile préparation d’épices – Diane lui indiqua les flacons galbés posés sur une étagère – que je vends ensuite au marché.

— Tu fais souvent des rêves prémonitoires ? voulut-il savoir tandis qu’elle lui servait du thé. Je te pose la question parce-que tu as aussi laissé entendre qu’il serait possible que je reste dans ce pays.

— Oui, c’est épisodique, répondit-elle, et jusqu’à présent cela s’est toujours concrétisé. Malgré tout, je ne considère pas le futur comme quelque chose d’immuable.

— C’est un peu contradictoire, tu ne penses pas ?

— Non, je ne trouve pas. Entre nous se passe maintenant quelque chose qui s’est déjà déroulé conformément à mon rêve. Mais si, par contre, je ne couche pas à avec toi, alors je crée une autre chronologie. J’ai déjà vécu le futur dans mon rêve, je pourrais donc en essayer un autre.

— Et que décides-tu ?

— On verra... »

Bien après minuit, il demanda à Diane, si elle était vraiment certaine de rencontrer son prince charmant aujourd’hui.

— Aussi certaine que tu es là avec moi.

— Comment peux-tu alors m’accepter et m’aimer de manière inconditionnelle, si l’homme de tes rêves en est un autre et va bientôt frapper à ta porte ? »

Elle sourit.

« L'amour est la seule richesse qui croît avec la prodigalité. Y a-t-il du mal à ça ? »

Ned ne trouva rien à rétorquer à cela.

Avant de s'endormir elle le questionna sur l'origine du curieux prénom qu'il portait.

Ned lui raconta que, quand ils étaient enfants, son frère avait l'habitude de lui conter des nuits durant le roman 20 000 lieues sous les mers de Jules Vernes. « Dans ce récit, le capitaine Nemo, embarqué dans son sous-marin le Nautilus, se livre incognito au torpillage de navires de guerre dans le but de se venger de la perte de sa famille pendant un fait de guerre. Lors du naufrage d'une de ces frégates, un harponneur dénommé Ned trouve son salut en échouant sur le dos du Nautilus. Or celui-ci dénoncera par la suite le capitaine Nemo à l'armée, ce qui m'avait alors passablement irrité. Et comme j'avais fini par agacer tout le monde autour de moi avec cette histoire, mes amis de l'époque se sont mis à m'appeler Ned comme ce traître d'harponneur. Je m'y suis finalement accoutumé et j'ai conservé ce prénom.

— Et comment t'appelles-tu en réalité ? demanda Diane.

— Ton rêve ne te l'a pas révélé ?

— Non, mais j'ai vu que tu allais être mordu par un serpent ou quelque chose, et que tu... Elle retint sa langue.

— Oui ? Vas-y, continue.

— Je ne sais pas trop au juste..., dit-elle alors d'une voix plus incertaine, ...l'image s'est dissoute... et toi avec...

— Qu'est-ce que cela peut bien vouloir signifier..., murmura-t-il, songeur.

— Pas grand-chose, reprit Diane. Alors, comment tu t'appelles en fait ? »

— Michael.

— C'est pourtant bien plus joli que Ned.

— Pas pour moi. »

Autour de midi, ils se dirent au revoir en s'embrassant devant la maison. Diane lui susurra à cette occasion un suave :

« Adieu, mon postillon d'amour ! »

Au moment de se retourner pour lui faire un dernier signe, Ned heurta un jeune homme qui passait justement par là. Celui-ci tenait un portfolio sous le bras qui s'envola en arc de cercle avant de s'ouvrir en grand. Son contenu voltigea tels de gros papillons dans les airs et s'étala sur la chaussée. Les trois se mirent alors en quatre pour rassembler les feuilles dispersées. Diane et le jeune homme se regardèrent en rigolant. Ned s'excusa et s'en alla discrètement. Il se retourna une dernière fois et vit Diane et l'homme disparaître dans la maison. Ned sourit. Visiblement, la prophétie de Diane s'était réalisée. Cette nuit-là, une lune ronde et pleine se détachait contre le velours du ciel. Ned se confina dans les ruines d'un mas sans toit.

*Par une lune ronde et pleine
de quiétude fus en peine
et je n'ai alors cessé
de te dédier mes pensées*

Un soir, Ned remarqua qu'une silhouette sombre le suivait. Il pensa d'abord qu'elle devait être le fruit de son imagination, et que c'était simplement un hasard si quelqu'un allait furtivement se glisser derrière un arbre ou un rocher quand il se retournait à l'improviste. Mais cela était trop régulier. Il essaya d'entourlouper cette ombre au détour de virages en grimpant dans un arbre ou sur un bloc de pierre ou en se cachant derrière un buisson pour l'épier. Mais il ne parvint pas à coincer le „Yéti“ comme il l'avait surnommé. Quand la nuit tombée il trouvait refuge dans une étable, une écurie, une remise ou une ruine, il déposait ci et là quelques branches sèches pour ainsi entendre leur craquement si quelqu'un s'approchait. Quand c'était le cas ou s'il percevait un bruit suspect, il se redressait sur le séant et demeurait immobile l'oreille aux aguets. Mais jamais rien ne s'était passé. Apparemment le Yéti n'en avait pas après lui. En tout cas l'apparition cessa son activité après deux jours et deux nuits aussi soudainement qu'elle l'avait commencée.

Le paysage commençait à changer d'aspect. Les jours se levaient désormais sur un environnement plus plat et moins diversifié. Les grandes forêts s'espacèrent et les arbres firent place aux buissons et à de vastes prairies. Il eut à traverser de nombreux canaux. S'ils étaient assez étroits un bond suffisait, mais pour d'autres leur franchissement ne pouvait se faire sans pont.

Il tomba à un moment sur une clôture bricolée de quelques fins poteaux en bois et de barbelé dans lequel paissait un troupeau d'imposants taureaux noirs. Un peu fine comme clôture pour de tels colosses, pensa-t-il. Sur leurs longues échines piquaient de petits oiseaux blancs. L'un de ces bovins se tenait proche du grillage et semblait rêver. Quand il vit Ned, il baissa sa tête pour lui présenter ses longues cornes. Quand il se mit à gratter le sol, Ned se débina rapidement. Les chevaux blancs qu'il croisa, en groupe ou individuellement, lui semblèrent bien plus pacifiques, voire craintifs car ils déguerpissaient à son approche.

L'étendue du paysage éveillait ses sens. À chaque inspiration il inhalait la senteur épicée des herbes, l'air légèrement salé et le bleu inhabituel

du ciel. Des nuages en forme de gigantesques soucoupes volantes flottaient en direction du sud. Il les suivit. Un vent modéré rafraichissait son dos baigné de sueur. Il avait rallié l'horizon de son souhait.

Vers midi, il rencontra deux chiens aux abois et un homme qui lisait le journal dans un fauteuil en osier devant sa maison en pierre. Le Mas du hamac, comme elle s'appelait, était située aux abords du fleuve et faisait office de petit bistrot. Ned le salua et commanda un café avec des croissants. L'homme leva les sourcils comme s'il doutait que la question ait été posée sérieusement.

« Du café oui, mais pas de croissants, grommela l'homme. Il était midi après tout. Alors ... ? »

Ses yeux bleus ressortant sur son visage bronzé l'interrogeaient.

« Eh bien juste un café, s'il vous plaît ... avec un peu de lait », ajouta-t-il avant de prendre place à une table.

Quelques minutes après l'homme apporta une petite tasse de café avec un îlot blanc à la surface.

« On appelle ça une Noisette, par ici », souligna-t-il en esquissant un rictus.

Ned passa la journée sur place. Jeff – Jean-François – les cheveux bruns serrés sur l'arrière en queue de cheval était ce qu'il appelait un néo-hippie et n'était pas du tout collet monté comme l'avait tout d'abord pensé Ned. Il lui confia qu'il aurait bien voulu vivre à l'époque où l'on allait encore à des concerts de rock en plein air.

« Les années soixante et soixante-dix du siècle précédent font parties des années les plus captivantes et créatrices de l'histoire de l'homme, s'emballa Jeff. Elles furent une réponse aux modes de pensées figées issus de deux guerres mondiales. Bien des hippies sont devenus de véritables canailles avides de possession et de pouvoir, mais..., dit-il sans laisser planer le moindre doute, ...d'autres hippies verront le jour, ceux-ci plus déterminés et plus nombreux qu'autrefois. »

Pendant ce temps-là, la nuit était venue – chaude et avec autant de moustiques que d'étoiles dans le ciel. Derrière sa cabane, Jeff fit un feu avec beaucoup de fumée, « Pour enfumer ces bestioles », comme il disait.

Alors qu'ils étaient assis dans les fauteuils en osier sous la véranda devant une bouteille de vin rouge, les chiens se mirent brusquement à aboyer pour annoncer une visite. Jeff se leva et entra dans la maison. Les chiens se turent aussitôt. À leur place, on entendit deux voix s'élever et se saluer amicalement.

Peu après, Jeff revint dans la véranda accompagné d'une personne de petite stature et aux cheveux gris. Jeff présenta cet homme vêtu d'un costume sobre comme étant le professeur Juan de Vasquez, sociologue occupant une chair à l'université de Montpellier. Il lui rendait régulièrement visite depuis quelques années pour philosopher avec lui sur la question de Dieu et du monde.

« C'est exact, confirma le professeur avec un accent chantant hispanique comme l'annonçait son nom, et nos opinions sont très souvent discordantes. Vous savez, je tiens Jeff pour un rêveur indécrottable. » Ned se tourna vers Jeff, dont le visage arborait un sourire poli mâtiné d'une certaine retenue.

« Vous prépare-t-il aussi pour un nouveau mouvement hippie ? » demanda le professeur d'un ton provocateur.

Avant que Ned ne puisse répondre, il poursuivit :

« Nous n'avons pas besoin de nouveaux hippies. Ce que nous devons faire est libérer la terre de l'avidité, et on aura déjà un bien meilleur terreau. »

Sa voix se fit plus ferme :

« Il y en a marre de cette nichée de riches et de richissimes, qui décident avec leur argent et leur influence de qui aura encore du travail demain !

— Notre professeur, inséra Jeff en se tournant vers Ned, veut chasser la violence par la violence, c'est insensé.

— C'est le seul moyen ! » vitupéra le professeur, puis redoublant d'éloquence :

« Ces gens marchent sur des cadavres. Leur pouvoir et leurs mensonges sabotent toute tentative de s'attaquer au problème du changement climatique ; ils dictent leur loi aux Etats, interdisant toute politique économique indépendante et originale, détruisent les dé-

mocraties, soutiennent les guerres et causent d'immenses souffrances sur toute la planète !

« Là-dessus nous sommes d'accord, intervint Jeff. Mais je te le demande, Juan, doit-on vraiment donner cours à la vengeance pour préserver ou restaurer des valeurs tels que la solidarité, l'autodétermination ou le respect ?

— Certainement pas avec des fleurs, doux rêveur ! Au lieu d'avancer vers une nouvelle conscience à laquelle croyaient autrefois les hippies, on a développé un marché globalisé qui a rendu les riches encore plus riches. »

Jeff arquait les sourcils visiblement inquiet.

« Mais, bon sang, qu'est-ce que tu veux à la fin !? Réduire le monde en cendre ? On n'en a pas eu assez avec Rome, les perses et les deux guerres mondiales... !?

— Tu oublies la troisième guerre mondiale, l'interrompit le professeur, elle est en très bonne voie, figure-toi. Du fait de la fracture entre les pauvres et les riches, chaque année des milliers de femmes, d'hommes et d'enfants sont réduits à néant comme pendant les six années de la deuxième guerre mondiale. De surcroît, les dégâts catastrophiques occasionnés par le changement rapide du climat, sécheresse, mauvaises récoltes, les incendies de forêts, les inondations, les réfugiés et j'en passe, ne cessent d'empirer. Ce qui couvre le sol de ce monde doit effectivement être réduit en cendre pour former un nouvel et meilleur engrais. »

Un long silence se fit sur la véranda, seul le crépitement du feu faisait écho aux cigales.

« Je vois ça d'un œil différent, dit Jeff, tentant de relancer la conversation. Je pense que c'est seulement en extirpant tout germe de guerre en nous-mêmes que ses ramifications sur le terrain seront sarclées. Ce ne sont pas les conséquences qu'il faut combattre mais les causes. Et en regardant bien au fond des choses, on découvre que l'égoïsme est la racine dernière de tous nos malheurs. »

Le professeur ouvrit la bouche, mais Jeff ne lui laissa pas le temps de répliquer :

« C'est toi qui rêves. Tu crois encore que l'homme tire des leçons de l'Histoire. Honnêtement, est-ce que les choses ont beaucoup changé depuis les batailles entre Rome et Athènes, en dehors du développement technique des armes ? »

Jeff jeta un regard interrogateur à Ned et au professeur.

« Ceux qui abusent de leur position d'autorité doivent néanmoins être éliminés, répondit le professeur avec plus de calme.

— Je sais que tu fondes tous tes espoirs sur les exclus et les enragés pour rendre le monde plus juste, répliqua Jeff en lui posant la main sur l'épaule. Tu aimerais les voir riposter et arracher le sceptre des mains des décideurs actuels. Mais eux aussi auront à piétiner des cadavres pour atteindre cet objectif. Eux aussi utiliseront les vieilles méthodes délétères et feront un usage abusif du pouvoir. »

Le professeur enleva ses lunettes, essuya soigneusement la sueur qui inondait son front et les remit.

« J'ai récemment fait un drôle de rêve, dit-il : J'étais assis sur le dos massif d'un pégase blindé qui filait au galop en direction d'une falaise. J'ai alors pensé que le cheval allait déployer ses ailes, leur donner de puissants battements et s'élever au-dessus de la mer en contrebas. Il s'élança avec célérité, mais le cheval ailé s'avéra incapable de voler. Il était trop lourd. Cette masse de blindage, de muscle et de crinière, chuta, naseaux écumant, dans la mer déchainée. Et pendant qu'on sombrait au fond de l'eau, mes larmes de déception se mêlèrent aux flots de l'océan... »

Les deux hommes se turent. Pendant que l'un scrutait les étoiles, l'autre observait la lune, ou plutôt son reflet qui dansait sur les vagues du fleuve.

*Si n'existaient pas de nuits
il n'y aurait d'aurores
Resteraient alors enfouis
ce que les rêves arborent
souvent bien plus que la vie –
et je vivrais sans essor*

Le matin d'après, Ned s'étonna d'avoir une corbeille pleine de croissants au moment du café. Jeff apprit de lui qu'il se rendait au village des Saintes-Dames.

« Tu n'es pas sans savoir que les Saintes-Dames s'immergent ?

— Non, non. Je me faisais déjà le pied marin il y a près de dix ans quand je suis venu la dernière fois. Mais je voudrais revoir ce village où je venais souvent voir mon grand-père quand j'étais môme. Il avait une maison sise chemin des Canards.

— Au chemin des Canards ? Là-bas, les maisons sont désormais inhabitables, du fait que le fleuve, le Rène, refoulé par la mer, à inonder l'Etang des Faunes et la région tout autour. Le camping n'existe plus et la route pour Sylvestre impraticable. Le village, réduit à l'état d'île, est de plus en plus environné d'eau. Le sol alluvial qu'il renferme s'affaissant, les murs et les maisons s'effritent comme plâtre, puis s'effondrent.

— Il n'y a donc plus rien à faire ?

— Non, l'entière région du delta du Rène s'abaisse graduellement et la mer gagne toujours plus de terrain. Voilà où on en est aux Saintes-Dames – merde ! D'année en année, le niveau du fleuve ne cesse de grimper car le flot déversé par le Rène dans la mer s'amenuise. Je ne vais plus pouvoir vivre longtemps dans ma maison – tu vois ces sacs de sables chargés sur la camionnette ? Je dois aujourd'hui encore aller renforcer une zone de la digue. Tu veux me filer un coup de main ?

— Quelle question ! répondit Ned.

— Bien, je te conduirai ensuite au village, je dois de toute façon aller récupérer les dernières affaires de ma défunte mère qui sont toujours dans sa maison. Tout doit être débarrassé avant la fin de la semaine ; une nouvelle grosse tempête est annoncée.

— Tu es des Saintes-Dames ? lui demanda Ned.

— Oui, j'y suis né. »

La bifurcation par Bardet, où une route secondaire longeant les étangs permettait d'accéder à l'entrée nord des Saintes-Dames, était barrée.

« Seuls les hors-bord peuvent encore passer par là, indiqua Jeff. Des trois routes d'accès, seule la Route d'Argenne demeure plus ou moins praticable, et seulement parce qu'elle est sur près de quatre kilomètres protégée des deux côtés par des blocs de pierre et des sacs de sable. Mais ces murs ne tiennent pas bien longtemps. »

À l'approche de la route principale du village majoritairement sèche, l'imposante église qui le dominait était visible de loin. Tels des poussins autour d'une poule étaient regroupées autour d'elle des maisons traditionnelles aux toits rouges éclatantes de blancheur. Une image que Ned avait en tête depuis sa tendre enfance. Puis il aperçut l'eau ; des deux côtés de la route. Où autrefois paissaient des troupeaux de chevaux et de taureaux, baignaient maintenant maisons, écuries, hôtels et parcs.

« À gauche la mer, à droite le Rène et la mer », fit Jeff d'un ton qui en disait long sur son pessimisme.

Ned laissa errer un instant son regard sur les lieux. Bien qu'il sût le village perdu, il avait néanmoins le sentiment d'arriver à la maison. Le soleil se reflétait en une trainée éblouissante sur les innombrables surfaces aquatiques formant comme un pont d'or entre elles. Quelques nuages flottaient si bas au-dessus des toits qu'on les eût dit aller s'éventrer sur la pointe du clocher de l'église.

Leur trajet s'arrêta peu avant le rond-point surmonté d'éléments soudés en bronze représentant les Saintes-Dames. À partir de là, on ne pouvait poursuivre qu'en canot pneumatique. Les gens étaient contrôlés et ceux qui n'avaient pas de dérogation – ou de relations – n'étaient pas autorisés à pénétrer dans le village. Jeff avait les deux. Il était connu de tout le monde et personne ne le questionna à propos de son accompagnateur.

On observait sur les lieux un va-et-vient incessant de bateaux pneumatiques chargés d'objets de toutes tailles et de toute nature. Les habitants qui, jusque-là, avaient persisté à rester dans les étages supérieurs pour finalement se résoudre à quitter le village, faisaient la

navette pour sauvegarder leurs biens. Ils étaient, à cet effet, soutenus par une équipe de sapeurs-pompiers. L'un d'eux était justement en train d'arrimer son chargement devant le mur du cimetière. C'était Joussef, un ami de Jeff. Lorsque les deux hommes se saluèrent par une accolade et que Joussef s'apprêtait à tendre la main à Ned, il resta tout d'abord interdit.

« Ne serais-tu pas Michael, le suisse aux cheveux longs que l'on prenait pour une fille ?

— Oui c'est bien moi, et si je ne me trompe pas, tu es celui qui m'a tiré de l'étang des Faunes quand j'y suis tombé et m'étais retrouvé coincé dans la boue, n'est-ce pas ?

— Exact. Tu es venu faire tes adieux à notre petite ville ?

— En quelque sorte.

— Je me rappelle, ajouta Joussef, que ton grand-père a toujours prétendu que tu serais l'un des derniers à pouvoir fréquenter les Saintes-Dames. Il avait cent pour cent raison. Peu, à l'époque, croyait que le village allait réellement sombrer.

— Vous semblez plutôt bien vous connaître, s'étonna Jeff tout en s'en réjouissant.

— Oui, répondirent simultanément les deux.

Joussef précisa ensuite :

— Mes parents et moi vivions près de la maison où Michael venait passer ses vacances. On jouait souvent ensemble quand on était jeune. »

Il posa sa main sur l'épaule de Jeff.

« Nous étions les meilleurs amis du monde, et le sommes restés, même si on ne s'est pas revu depuis..., il hésita ...

— ...exactement douze ans, spécifia Ned, rafraichissant ainsi la mémoire à Joussef. Je n'étais pas redescendu depuis.

— De bien tristes aurevoirs, mon ami, souligna Joussef. C'est une des plus jolies villes de France qui disparaît – et avant tout notre patrie », compléta-t-il en levant un regard mélancolique sur l'église.

« À propos, le bateau de ton grand-père, La Petite Princesse, est toujours là. Comme tu sais, il me l'avait confié à condition que j'en prenne bien soin. Il est amarré dans le port. Mais il devient difficile de

le protéger car les tempêtes sont de plus en plus destructrices. Il est pour l'heure dans le même état que quand je l'ai reçu après sa mort il y a un an. La cabine est d'ailleurs encore pleine d'affaires de ton grand-père.

— Ah oui, La Petite Princesse, se ravit Ned, on a souvent vogué à son bord mon grand-père et moi.

— En parlant de bateaux, intervint Jeff, Joussef, tu peux nous transporter jusqu'à la maison de ma mère ? Je dois y récupérer quelques affaires.

— Bien sûr. Mais on va tout d'abord aller manger au Bellevue ; il y a du couscous au menu... »

Ned interrogea Joussef du regard.

« Le Bellevue est encore ouvert... ?

— Oui, parce qu'il est situé à l'étage du haut. Et du fait que l'on ait depuis là une bonne vue d'ensemble, c'est là que viennent manger les pompiers et les militaires. »

Le trajet en bateau sur l'avenue d'Arc fut pour Ned tout aussi romantique que saisissant. Le ciel bleu, les mouettes et le blanc des maisons présentaient un tableau similaire à jadis, mais il était frappant de constater que les ruelles étaient devenues des voies navigables, que beaucoup de maisons étaient inclinées et qu'un bon nombre de murs s'étaient écroulés. C'était comme à Venise, sauf qu'ici, les gondoliers conduisaient des zodiacs et portaient des uniformes.

Le trio enjamba aisément le perron du Bellevue. Au niveau de son trottoir, plusieurs embarcations étaient fixées à la partie émergée d'un poteau rouillé ou à la main courante de l'escalier. Le café du rez-de-chaussée était certes inondé, mais le premier étage bruissait comme au bon vieux temps des propos animés des pompiers et du personnel militaire qui s'y restauraient en grand nombre. Comme si de rien n'était, une musique locale aux accents hispaniques se déployait en toile de fond.

« Le courant est fourni par le générateur installé sur le toit et pour les grillades ils se servent du bois flottant. Il y en a plus qu'assez, ricana Joussef. Mais pour ce qui est des toilettes, tu peux oublier, ajouta-t-il. On doit pour cela sortir du village. Il faut savoir tenir ses intestins en

respect comme un conducteur de train qui ne peut quand il veut se les tenir libres. »

Tout cela aurait volontiers suggéré une image plutôt romantique, si, en bas, les zodiacs amarrés à l'escalier ne tanguaient pas comme les gondoles vénitiennes du Grand Canal.

Jeff et Ned prirent place à une table qui s'était libérée près de la fenêtre. Entretemps, Joussef avait été appelé pour une intervention.

« Je ne pense pas en avoir pour long », ponctua-t-il, leur précisant tout de même en partant de ne rien commander pour lui, il mangerait plus tard.

La vue sur l'Avenue Jean-Baptiste Charcot était déconcertante. Le long du mur du quai, les allées et venues des canots avait remplacé les voitures qui s'y parquaient auparavant côte à côte en été. Seul le scintillement à la surface de l'eau lui conférait une lueur d'innocence, de pacifisme. Le quai longeant la mer – faisant fonction de promenade et de rempart – avait à nouveau été rehaussé et fortifié quelques années auparavant. Grâce à lui et à d'autres mesures de protection autour de la ville, les habitants avaient, pour un moment, pu retarder l'incontournable. Mais avec le temps, le quai n'avait plus été en mesure de faire face aux attaques de la mer, que ce soit en surface ou en sous-sol. Les couches inférieures s'étaient imbibées comme des éponges et avaient privé la digue de sa tenue. Les grosses vagues toujours plus violentes des tempêtes automnales et hivernales avaient descellé le système d'épis et d'estacades censé museler la mer, et propulsé leurs blocs de roche contre les façades des maisons. La devanture des hôtels, les baies vitrées des restaurants, tout comme les portes et les fenêtres avaient volé en éclats. Des restes de palissades en bois trahissaient la volonté que l'on avait encore de protéger les bâtiments. Sans succès. Le Bellevue était l'un des seuls établissements qui, à l'exception de quelques fissures, était resté plus ou moins entier ; vraisemblablement du fait qu'il n'abordait pas la mer de face mais de biais.

« Quand les crues ont commencé, l'eau qui envahissait le village s'écoulait encore bien, expliqua Jeff. Mais avec le temps, on ne parvenait plus à évacuer toutes ces masses d'eau. Un tournus de pom-

piers de la région et de toute la France sont, du coup, devenus les hôtes assidus des Saintes-Dames. Malheureusement, ils sont en permanence en sous-effectifs car on a besoin d'eux sur tout le littoral français. Il n'y a pas qu'ici où le niveau de la mer monte. »

Le maire en exercice, lui, habite à une trentaine de kilomètres au nord d'Argenne. Ses dernières actions officielles se résument pour l'essentiel à des interventions médiatiques. Il maîtrise cela à la perfection et semble même y prendre un certain plaisir.

Ned voulut savoir pourquoi on avait abandonné les Saintes-Dames, alors que Venise avait été en partie sauvée.

« Économie et densité de population, lui répondit Jeff. Par ici, on manque des deux, et le tourisme ne rapporte pas autant ici qu'à Venise. Les milliards d'euro qui ont été investis pour la réalisation d'ouvrages de protection en mer Adriatique n'ont pas suffi à sauver entièrement Venise. Mais les recettes qu'elle engrange grâce aux visites en bateau restent considérables. »

Ned fit remarquer à Jeff que les Saintes-Dames auraient aussi mérité d'être sauvées. Un voisin de table en tenue de camouflage intervint alors :

« Je ne voudrais pas vous offenser, vous deux, mais les Saintes-Dames étaient depuis longtemps une ville morte tout comme Venise. Les quelques véritables habitants des lieux ne vivaient que grâce aux revenus liés au tourisme. Pour autant que je sache, soixante-quinze pourcent des habitations secondaires ou logis de vacances n'étaient occupés qu'en juillet et août. Ce qui arrive est cependant très dommage pour une si belle petite ville.

— Vous avez sans doute raison pour ce qui est de toutes ces habitations vacantes hors saison, rétorqua Jeff. Il y avait politiquement quelque chose qui clochait. Mais si vous étiez né ici, vous ne diriez certainement pas que ce village était mort. Il s'y passait toujours quelque chose. En tant qu'autochtones, on sait quand même mieux ce qui s'y passe que les personnes de l'extérieur. Mais c'est vrai qu'ici on ne pouvait, et ne voulait pas rivaliser avec Cannes, Nice ou St. Tropez. »

Jeff et le militaire se lancèrent dans une discussion tentant de déterminer la limite entre la conservation d'une région et sa capitulation

face à la mer – un thème très actuel, car la France reculait face à la montée des eaux sur trois de ses côtes.

Ned était captivé par la conversation quand une voix féminine l'électrisa.

« Bonjour Messieurs, vous avez aujourd'hui au menu du tajine ou deux sortes de couscous : Couscous royal ou végétarien... – Oh, Jeff, excuse-moi, je ne t'avais pas reconnu avec le dos tourné. »

Jeff se leva et les deux s'échangèrent trois bises.

« Je te présente Ned, un ami suisse ; il était souvent par là quand il était jeune, son grand-père avait une maison dans le coin. »

— Enchanté, dit-elle, je m'appelle Thymia. »

Elle lui tendit ses joues et Ned saisit d'emblée pourquoi elle s'appelait ainsi : autour d'elle flottait un parfum d'herbes méditerranéennes comme lors d'une ballade estivale en Provence.

Jeff commanda un couscous royal et Ned un végétarien.

« Et que voulez-vous boire ?

— Sers-nous du thé à la menthe, s'il te plaît, s'empessa de dire Jeff, puis de glisser à Ned : un couscous sans thé à la menthe serait comme une fondue sans vin blanc.

— Très bon choix », signifia Thymia avant d'aller s'en acquitter d'un pas langoureux.

Le regard de Ned suivit ses longs cheveux châtain qui lui tombaient librement en cascade sur les épaules.

Pour les deux autres, le sujet « Sauver le pays ou le laisser couler » se trouvait soudain tari.

« Tu viens de faire connaissance de Sophie, mais tout le monde l'appelle Thymia », déclara Jeff avec une voix attendrie. « N'est-ce pas qu'elle est singulière ? – C'est une sainte... !

— Une sainte... ?

— C'est une guérisseuse, précisa Jeff. Elle soigne les malades par le toucher. J'en ai moi-même fait l'expérience. »

Le portable de Jeff se mit à sonner.

« Excuse-moi, s'il te plaît », dit-il et porta l'appareil à son oreille.

« Très bien... compris... à plus tard. » Jeff fourra son portable dans une des poches latérales de son pantalon et informa que Joussef sera de

retour dans une heure, qu'il mangerait un bout, et nous conduirait ensuite chez sa mère.

« D'accord, mais pour le moment raconte-moi cette histoire avec Thymia ! le pria Ned.

— Elle a guéri ma fille Danielle qui était paralysée. Elle avait sa colonne vertébrale désaxée à la suite d'un accident de moto. Les médecins avaient déclaré qu'elle ne pourrait plus jamais marcher. Après que Thymia l'a eu touchée et doucement passé ses mains le long de son dos, Danielle s'est relevée et a pu remarcher par elle-même. Un médecin spécialisé, qui n'était pas au courant du traitement prodigué par Thymia, resta pantois devant ce qu'il pensait être impossible. La colonne vertébrale ne présentait plus aucune trace d'un quelconque traumatisme. C'est pourquoi je considère Thymia comme une sainte.

— Elle est d'ici ? demanda Ned qui voulait en savoir plus à son sujet.

— Oui et non. Elle a passé son enfance au Mexique. Elle est née d'une mère mexicaine et d'un père français et est arrivée ici quand elle avait treize ans à peu près... »

Thymia apporta un thé à la menthe délicieusement parfumé. Elle les servit en levant haut, très haut la théière laissant tomber avec précision un filet doré moussant au fond des verres.

Dans un silence admiratif, Ned la contempla regagner le comptoir. Jeff prit une gorgée du précieux breuvage et reposa aussitôt le verre sur la table.

« Ouh, c'est chaud... ! » souffla-t-il.

Après avoir retrouvé sa voix, il dit :

« Je vois que tu aimerais bien faire plus ample connaissance de Thymia. Je vais lui demander si elle veut venir avec nous dans la baie demain.

— De quelle baie tu parles ?

— Dans la baie de Valcar.

— Valcar ? — La grande étendue marécageuse du côté est du littoral — tu veux aller te baigner là-bas... ? »

La remarque de Ned fit rigoler Jeff.

« La mer a depuis longtemps envahi la zone et la transformée en une grande crique idyllique bordée de plages de sable fin.

— Effectivement, ça fait un bon moment que je n’y suis plus retourné », déclara Ned songeur.

Il sortit de table et se rendit sur la terrasse. Au loin, où se trouvait jadis la partie orientale du bord de mer, là où il avait collecté quantité de témoignages de la culture romaine ou grecque, sous forme de débris de vaisselle, de fragments d’amphores et même de pièces de monnaie, ne se trouvait plus que de l’eau. Plus trace non plus de la digue construite au milieu du 19^{ème} siècle, qui avait pourtant été surélevée et renforcée il y quelques dizaines d’années ; ou encore des kilomètres de dunes d’autrefois qui avaient toutes été arasées.

« Hallucinant », murmura-t-il, puis retourna à sa table.

Thymia nageait bien au large de la baie sous le regard des deux hommes qui demeuraient assis à la lisière des vagues.

« Ah, les femmes, soupira Jeff, je suis, ou du moins, j'étais complètement obnubilé par ces créatures auparavant. Cela m'a d'ailleurs causé beaucoup de tort. »

Ned s'étonna de l'entendre parler si ouvertement, bien qu'ils ne se connussent que depuis peu de temps. Il s'avisa au passage de l'alliance qu'il portait au doigt.

« Tu es marié ? s'enquit Ned.

— Je l'étais, mais je suis séparé depuis plusieurs années. Mon ex-femme et mes filles, qui sont maintenant adultes, ont déménagé loin d'ici et elles me manquent énormément. On a dû m'interner quand elles ont quitté la maison, autrement je ne les aurais jamais laissées partir. J'ai toujours eu beaucoup de mal à lâcher-prise. »

Il fixait la mer absorbé dans ses pensées.

« Est-ce que la raison de cette séparation avait un lien avec cette faiblesse justement ? »

Jeff opina. Il avait trompé sa femme à plusieurs reprises et, par conséquence, également ses enfants pour lesquels il aurait voulu être un exemple. Mais il n'y était pas parvenu. Il ne pouvait simplement pas résister aux femmes, n'avait su dire non, tout en sachant que c'était mal.

Il scruta les vagues à la recherche de Thymia.

« Regarde-la – n'est-elle pas fantastique, s'extasia Jeff, pourtant, on ne l'aperçoit jamais au bras d'un homme.

— Elle préfère les femmes ? demanda Ned.

— Non – ou à sa manière. Mais elle n'est pas lesbienne, si c'est ce que tu veux dire. Elle est simplement agame...

— Quoi ... ? »

Ned tressaillit. La pique fut vive et ce qui l'avait causée s'envola.

« Une guêpe..., s'écria Jeff. Elle t'a piqué ?

— Je crois bien, en tout cas je ressens une douleur ardente dans la main. »

Ned lui exposa le dessus de la main. Un point rouge entouré d'un cercle blanc était visible.

« Il n'y a pas de problème, j'espère... ? s'inquiéta Jeff.

— Je ne sais pas, répondit-il avant de poser une main sur son front, ... j'ai la tête qui tourne.

— Merde ! grommela Jeff en balayant les flots du regard pour tenter de localiser Thymia. Lorsqu'enfin il l'aperçut, il gesticula les bras dans tous les sens en criant son nom.

Thymia se rendit vite compte que quelque chose n'allait pas et nagea à la hâte vers le rivage.

La panique envahit le corps de Ned et sa tête s'embrasa. Il bondit sur ses jambes comme s'il se fût trouvé en présence d'un ennemi invisible. Thymia s'informa de ce qui s'était passé en même temps qu'elle enfilait sa robe.

« Une guêpe ! Une guêpe l'a piqué et il est en train de faire une réaction allergique ! »

La tête en feu et tremblant de tout son corps, Ned finit par s'écrouler. Il vit encore Thymia se pencher sur lui avant qu'un voile rose ne lui trouble la vue. Des voix lui parvenaient maintenant de loin mais il ne se préoccupait plus de savoir d'où elles provenaient, ni de ce qu'elles communiquaient. Il baignait à présent dans un nuage moelleux, se sentant comme un bateau mis à l'eau se mouvant lentement sur l'onde. L'extérieur s'effaçait pour laisser place à un captivant intérieur. Un nouveau monde léger et lumineux où plus aucune pensée ne venait perturber la sérénité, ni aucune ombre obscurcir la lumière douceâtre. Ned voulait profiter de cette paix.

Dans le monde antérieur, Jeff et Thymia tentaient de faire revenir l'inconscient à lui. Jeff imbibait d'eau sa serviette et la déposa sur son front. Thymia lui souleva les jambes pour y placer dessous un sac à dos, puis lui prit le pouls.

« C'est très faible, dit-elle.

— Il faut absolument faire intervenir un hélicoptère du Samu, s'alarma Jeff avant d'agripper son portable.

— Cela prendrait trop de temps, contrecarra aussitôt Thymia.

— Pose plutôt tes mains sur son front ! le pria-t-elle.

Cette suggestion lui fit lever les yeux. Il savait bien sûr qu'elle agissait pour le mieux et obtempéra avec diligence.

Thymia déboutonna la chemise de Ned et superposa ses mains sur son cœur. Elle sentit sa poitrine monter et descendre faiblement pour finalement s'immobiliser.

Jeff chercha en vain le pouls de la carotide. Il jeta un regard rempli de doute sur Thymia qui avait fermé les yeux pour mobiliser toute sa concentration.

— Mon Dieu, il est mort... ! » prononça-t-il à voix basse avant de temporiser, visiblement dans l'expectative d'une réaction de Thymia. Il s'apprêtait déjà à retirer ses mains de son front, quand Ned poussa un geignement étouffé. Jeff le secoua avec vigueur et tenta de le convaincre :

« Ned, reviens. Tu m'entends ? Ned... ! »

Ned cligna des yeux. « Qu'est-ce que... ? » balbutia-t-il — « ...ah oui, la guêpe... »

Il fit un effort pour tenter de se ramasser.

« Reste sagement allongé encore un moment, lui recommanda Thymia, pour laisser le sang refluer dans ta tête. »

Jeff s'essuya la sueur du front.

« J'étais loin, souffla Ned

— Très loin, reprit Jeff à cran. Tu as carrément passé le pas, ton cœur avait cessé de battre. C'est Thymia qui t'a tiré de là !

— Vraiment ? » demanda-t-il éberlué en regardant Thymia.

Elle sourit.

« Tu es revenu par toi-même, dit-elle. Si cela avait été ton heure, alors tu serais resté de l'autre côté. »

« Que tu le croies ou non..., commença par dire Jeff lors du repas du soir qu'ils partageaient chez lui, ... tu ne respirais plus et on ne sentait plus ton pouls. Et c'est alors que Thymia, sans massage cardiaque ni bouche à bouche, t'a ramené, simplement avec son pouvoir de guérison. C'est véridique. »

Il déboucha une bouteille de vin et remplit les deux verres. Thymia s'en était déjà allée.

« Où habite-t-elle ? voulut savoir Ned.

— Elle vivait à Bardet jusqu'à il y a encore quelques jours – tu sais, le hameau au nord des Saintes-Dames. Mais désormais elle loge dans une mansarde à Argenne. Elle y est plus à l'abri de l'eau que nous par ici. Argenne demeure encore protégé par une digue. Je vais te noter son adresse.

— Et de ton côté, combien de temps penses-tu encore pouvoir rester ici ?

— Si la mer continue sa progression et sa besogne à faire s'épancher le Rène à cette allure, un an à tout casser. L'eau arrive de toutes parts et sans trêve. On a eu beau érigé des digues un peu partout, celles-ci ne durent pas éternellement ; et vouloir les remblayer chaque année s'avérerait bien trop coûteux et tout à fait illusoire. »

Les murs de la chambre que Jeff lui avait mise à disposition étaient encore couverts de dessins d'enfants. Ils venaient confirmer l'attachement qu'avait le père pour ses filles et sa peine d'en être séparé. Quand Ned s'y retira, les pensées se bousculaient dans son esprit à propos de l'incident de la plage. Il essayait d'appréhender ce qu'il avait vécu et ressenti cet après-midi alors qu'il gisait inanimé sur le sable chaud. Il avait désormais une conscience aiguë de la très mince frontière, de ce simple souffle qui sépare la vie de la mort. Il pouvait dorénavant soutenir que dans les profondeurs de notre intérieur n'existait aucune différence entre la vie et la mort, qu'une séparation n'était visible et palpable qu'à l'extérieur, là où subsistaient les murs, les portes ou les corps.

Son heure n'avait pas encore sonné, comme l'avait précisé Thymia. Et Ned saisit que s'il vivait toujours, c'était bien pour une raison. Mais laquelle ? Était-ce un de ces signes qu'avait évoqué le vétéran au coin du feu ? La guêpe aurait-elle voulu l'éveiller d'une pique, d'un baiser comme celui de la princesse qui transforma le crapaud en prince ? Dans tous les cas, la vie venait de lui dévoiler une autre dimension.

*Comme des nuages balayés par le vent
la vie nous emporte dans sa valse.
Glissant en silence à travers le souffle,
qui la sépare de la mort.*

Ned voulait en savoir plus sur sa méthode curative.

« Je ne soigne pas, répondit modestement Thymia, la guérison s'effectue à travers moi. »

C'était une journée particulièrement chaude. Bien que le Soleil fût encore bas sur l'horizon, la sueur perlait déjà sur son visage mal rasé. Thymia et lui se promenait le long de la baie de Valcar, là où dans sa jeunesse des milliers de flamants roses déambulaient dans l'eau saumâtre perchés sur leurs échasses.

« L'énergie qui circule en moi va stimuler la capacité d'auto-guérison du souffrant, lui expliqua-t-elle. J'ai le don de pouvoir concentrer cette force et de la diriger vers la zone atteinte, où elle va accélérer le processus de guérison de manière exponentielle, c'est parfois fulgurant.

— Comment sais-tu où pointer ce rayon laser, si tu ne vois pas la blessure ou la maladie de l'extérieur ?

— De l'organe ou de la partie endommagée émane des couleurs spécifiques, explicita-t-elle. Je sais les distinguer et les interpréter pour qu'elles m'indiquent de quel organe il s'agit. La plupart du temps, je perçois déjà à l'aura des personnes comment elles se sentent.

— Tu vois ça aussi chez moi ? demanda-t-il.

— Tout à fait.

— Dis-m'en plus sur mon aura.

— Je ne farfouille dans l'aura des gens qu'en cas de nécessité. Tu n'apprécierais sans doute pas que quelqu'un entre à l'improviste dans ton appartement et commence à regarder partout.

— Tu as mon accord explicite », essaya-t-il à nouveau.

Thymia s'immobilisa devant lui et le toisa les yeux mi-clos. Un sourire se dessina sur ses lèvres, puis elle dit :

« Je crois que tu es en train de développer des sentiments pour moi. »

Ned demeura quelques secondes muet d'étonnement avant de se ressaisir.

— Je n'ai donc pas besoin de te les confesser. »

Thymia fit un signe de la tête. Elle hésita un moment, puis confia :

« Afin que tu ne nourrisses pas de faux espoirs, je dois t'avouer quelque-chose.

— Je t'écoute.

— Je ne suis pas capable de procurer aux hommes l'amour qu'ils pourraient attendre de moi et que l'on espère d'une femme en général. Pour moi, l'amour n'est pas uniquement un épisode entre deux personnes. C'est bien plus que cela. L'amour englobe tout. Si je devais limiter mon amour à une seule personne, je flétrirais comme une fleur privée d'eau.

— Aucun homme ne peut exiger d'être le seul homme de ta vie. »
Elle lui sourit.

« Tu n'y es pas. L'amour dont je parle n'est pas celui qui sert notre propre intérêt. Je parle d'amour inconditionnelle, celui qui ne pose pas de question. Qui peut aller jusqu'à se mettre en danger pour sauver un homme de la noyade que l'on sait pourtant avoir incendié notre maison.

— Qu'est-ce que cela a à voir avec le fait que tu ne puisses aimer un homme ?

— Ce n'est pas que je ne puisse aimer un homme. Mais les hommes ne peuvent m'aimer quand il se rendent compte que je distribue mon amour à tout le monde. »

Ned soupira profondément.

« Vois-tu, poursuivit-elle, la vie attend de moi que je soigne et m'ouvre à tous de la même manière. L'énergie qui me traverse ne s'accommode d'aucune résistance. Il viendra un moment où je devrais me tenir à disposition jour et nuit en tant que canal. Aucun homme ne souhaite d'une telle copine. »

Ils s'asseyèrent sur le sable.

« C'est ainsi, continua Thymia, plus une personne veut passer du temps avec moi, plus il se sent seul. Il m'est impossible de me dévouer à un homme comme il l'aimerait. Si je le faisais, ce serait un sacrifice et la vie n'aurait plus de sens pour moi. Je suis là pour accroître l'amour, et cela je ne peux seulement le faire que si je le partage avec beaucoup de monde. »

Ce qu'exprimait Thymia faisait écho aux paroles de Diane. Elles prenaient cependant là un tout autre sens.

« Si tu peux accepter cela, nous pourrions devenir de très bon amis.

— Je comprends mieux maintenant, dit Ned, après un moment de silence. Nous serons donc les meilleurs amis du monde. »

*Si chacun
aimait son prochain
comme lui-même,
alors chacun ne serait pas lui-même le prochain*

Ce soir-là Ned se tenait dans l'appartement de Thymia d'où il contemplait le panorama au-dessus des toits d'Argenne un verre de pastis glacé à la main.

« Dis-moi Thymia, est-ce que déjà dans l'enfance tu réalisais que tu allais prendre un tout autre chemin que les autres ? »

Thymia déballa un paquet enveloppé de papier journal contenant des fragments d'argile et de pierre – un assortiment de pièces antiques du Mexique qu'elle avait reçu de sa mère. Elle se saisit d'une petite figurine en bon état de conservation, la porta à hauteur de ses yeux et se mit pendant un instant à badiner avec. La statuette d'argile peinte en jaune moutarde représentait une moule ouverte, à l'intérieur de laquelle se trouvait à plat ventre un personnage nu qui observait bouche bée par-dessus le rebord.

« Regarde cette figurine. On dirait un simple objet décoratif, n'est-ce pas ? »

Ned acquiesça de la tête.

« C'est aussi ce que supposaient les archéologues mais il s'agit également d'un instrument de musique. »

Thymia souffla dans la bouche du petit bonhomme en pierre, ce qui produisit un son grave similaire au grondement d'une sirène de bateau.

« Quand j'étais petite, je m'intéressais plus à l'archéologie qu'aux poupées. Mes camarades de classe pensaient que quelque chose ne tournait pas rond chez moi quand je leur disais qu'elles étaient entourées de couleurs vives qui variaient en fonction de leur état d'esprit. »

Il devint plus tard clair pour elle que ce n'était pas le corps qui avait une âme, mais l'âme qui possédait un corps. Celle-ci était en outre comme une enfant qui s'ennuie si elle ne peut tout essayer.

« L'âme utilise le corps comme un pointeur qu'elle fait se déplacer sur l'écran de la vie en le faisant séjourner ici et là d'un double-clic. Elle cherche à savoir ce que ça fait d'être dans la peau d'un bourreau de l'époque de la Révolution française, d'une nonne en couvent, d'un enfant éthiopien en zone aride, d'une cantatrice d'opéra en gala à Milan, d'un esclave sur une galère romaine ou d'un astronaute au-dessus de la sphère terrestre. De nature joueuse et ne ménageant pas les efforts, l'âme est légère, sincère et ouverte à toutes les émotions. Et cela n'est pas sans lourdes conséquences pour le corps pour qui être n'est pas un jeu, mais une affaire aussi sérieuse que des funérailles. » Ned se remémora le feu de camp et les mots du vieil homme tandis que Thymia restait momentanément plongée dans ses pensées.

« Quand je laisse un être qui recherche mon assistance se soigner à travers moi, reprit-elle, alors je me dissous pour fusionner avec lui. Peut-être est-ce là la raison pour laquelle je ne ressens pas le désir de m'unir corporellement. »

Ned lui fit remarquer avec un sourire mortifié que l'on disait d'elle qu'elle était asexuée.

Thymia sourit en retour.

« Je ne prétends pas, précisa-t-elle, être dépourvue d'émotions sexuelles ; elles sont inhérentes au corps humain. Mon corps pourrait d'ailleurs très bien en réclamer plus un de ces jours. Mais jusqu'à présent, il n'a eu que peu d'exigence à cet égard et je n'étais donc point assujettie à mes besoins corporelles.

—Je suis curieux de savoir ce que l'on ressent lors d'une fusion thérapeutique, ce qui s'opère en toi, je veux dire ? »

Thymia se leva. Elle posa la statuette d'argile sur une étagère et alla se placer près de la fenêtre, où elle observa, sans vraiment les voir, les gens sur la place du marché.

« C'est comme si je plongeais dans une mer d'amour délicieusement chaude. Et plus je m'identifie comme étant une goutte de cette mer, et plus je deviens cette mer elle-même. Retrouvant ce qui en réalité

ne fait qu'un. Ce n'est malheureusement pas ce que l'on constate au quotidien. Nous nous entêtons à tout prix à penser que l'on existe séparément de l'Autre, que l'homme est fermé sur lui-même, qu'une bête n'est rien d'autre qu'une bête et une pierre rien qu'une pierre. Chacun pour soi. Mais c'est faux. Nous avons une vision erronée du monde. C'est comme sur une planète sur laquelle au cours de l'évolution différents végétaux ont vu le jour : Graminées, fleurs, arbustes, arbres – les enfants de la même source qui ont oublié cette vérité. Ils puisent leur force vitale du même sol, mais ne s'en rendent plus du tout compte. Ils se regardent mais restent étrangers. »

Le regard de Ned se posa sur une grande feuille de papier accroché au mur. Dessus était inscrit en grosse lettrine soigneusement ornementée :

*Non loin de ces terres
se trouve une pierre
blanche et bien entière
radiée de lumière.*

*Je m'enquiers auprès de ce menhir
ce que cela fait de se sentir
sans mien
ni tien ?*

*Tu es en moi
m'apprend la pierre.
Tous ne sommes qu'un,
parce-que mien et tien
n'est que chimère.*

« C'est de toi ? » demanda-t-il.

Thymia fit oui de la tête.

Le jour suivant, la tempête s'est levée – impétueuse et impitoyable. Elle sévit durant trois jours et deux nuits. Personnes ne s'attendaient aux dantesques vagues qui ont déferlé comme un tsunami sur les Saintes-Dames et même bien au-delà. Des trombes d'eau s'abattirent de surcroît sans discontinuer. L'armée et les pompiers durent se retirer en catastrophe et investirent la zone entourant le mas de Jeff. Le coin vit aussi bientôt rappliquer, comme des moustiques après une pluie d'été, les premiers journalistes du pays et d'ailleurs. « *Après le bal des vents pires, le bal des pompiers* » titra l'un des journaux nationaux portant aux nues la débandade des secours.

La mer qui tarda à se calmer fit rouler ses vagues souveraines sur les trois côtés d'un village dévasté. La clameur étourdissante de ces vagues ne s'estompa qu'au terme de deux jours et c'est avec précaution que les habitants, dont Joussef, Jeff et Ned, accompagnés des pompiers et des médias, commencèrent à réinvestir le village. Une vision effroyable s'offrit alors à eux. Les eaux charriaient toutes sortes de décombres : branchages, bois flottants, épaves et mobilier étaient mélangés à profusion. La presque millénaire église couronnée d'une ligne de créneaux et percée de meurtrières s'élevait hors de l'eau tel un rempart indestructible. L'église fortifiée servait à l'origine d'abri à la population lors d'événements belliqueux mais n'avait dorénavant plus personne à protéger. Les maisons restantes autour de l'édifice trempaient jusqu'à la hauteur du premier étage. Cet affligeant portrait se détachait sur un ciel d'azur sans nuages.

Se dirigeant en direction des arènes, ils aperçurent au loin le toit de la capitainerie émerger de l'eau. Le port n'était plus reconnaissable en tant que tel. Une poignée de bateaux flottaient la quille en l'air ; pour d'autres, seul un mat ou une antenne était encore visible, et parfois pas même cela. Peu avait survécu à la tempête ; le voilier du grand-père de Ned était introuvable.

C'était unanime : la ville était définitivement perdue ; elle allait peu à peu être engloutie par les sables détrempés du delta du fleuve comme de même l'avait été l'ancienne cité portuaire romaine en amont il y a plus de deux mille ans. Seule l'église resterait en mémorial car elle avait été bâtie sur de la roche.

À la pointe du canot pneumatique, le maire de la commune racontait aux journalistes d'une voix attristée, puis de plus en plus pathétique, comment au dix-neuvième siècle Napoléon III avait déjà fait établir des levées de défense contre les assauts de la mer et que la France allait poursuivre par tous les moyens son combat contre la nature et finalement l'emporter. Tous ceux qui l'entendait savaient que son discours avait autant d'accroche qu'une ancre sans amarres.

Les mouettes tournoyaient paresseusement au-dessus des toits en poussant leurs habituels cris geignards. Les poissons s'étaient en effet répandus en abondance dans les ruelles de la petite ville, devenant des proies faciles pour les oiseaux. On apercevait également ici et là un héron ou un cormoran patiemment posé sur une toiture à guetter l'activité aquatique.

« Le niveau ne baissera pas beaucoup », affirma Jeff à Joussef.

Les deux se jetèrent un regard par lequel ils échangèrent une même pensée : il n'allait pas être simple de déloger les occupants et leur mobilier des étages supérieurs de leurs maisons. Manifestement, ceux-ci avaient encore espéré un miracle ou que les saintes femmes qui, d'après la légende, s'étaient établies en ces lieux et gisaient encore sous formes de fragments d'ossements à l'intérieur de l'église, les auraient sauvés. Ces reliques et les autres modestes richesses que possédait ce lieu de pèlerinage se trouvaient dans une discrète cavité de la chapelle haute et attendaient d'être transportés et cachés dans un endroit sûr. Ils seront un jour les uniques objets notables qui rappelleront la petite ville.

« Nous devons tout de suite débiter cette opération d'évacuation avant que les maisons ne se désagrègent, en espérant que ce n'est pas déjà le cas, déclara Jeff en se tournant vers Ned. Tu veux participer ?

— Et comment ! » adhéra Ned, qui put à l'occasion également prendre part au transfert du trésor de l'église. Une action qu'il vécut comme un privilège bien qu'il ne fût ni catholique ni membre d'une quelconque institution traditionnelle. Il était sa propre église, ce qui lui donnait la liberté de fouiller son intérieur de manière impartiale.

Comme auparavant, des soldats montaient la garde jour et nuit sur les Saintes-Dames du fait des nombreux badauds venus de toute l'Europe

avec leurs embarcations personnelles ou de location pour assister au naufrage de la ville. Cela était bien entendu officiellement toléré, mais seulement en compagnie d'un guide compétent et moyennant paiement. Le risque que leurs bateaux puissent être harponnés par des objets se trouvant juste au-dessous de la surface était trop élevé. Cela s'était d'ores et déjà produit le premier jour quand un photographe de presse s'était détaché du cortège pour prendre « son cliché » et avait accroché la pointe métallique d'une clôture. Son zodiac avait alors été littéralement éventré et avait coulé aussitôt ; l'homme s'en était sorti avec plusieurs entailles et la perte de son coûteux équipement.

« Il y a une femme qui demande après toi », annonça Jeff en soulevant les sourcils.

Ned vida sa tasse de café et se rendit devant le mas. Le plein soleil de midi l'éblouit.

« Juliette ... ? C'est toi ... ? »

— Bonjour Ned, cela fait plaisir de te voir... », dit-elle toute souriante. Elle s'approcha de lui jusqu'à sentir son regard plein de curiosité posé sur elle.

« Ce n'est pas dans mes habitudes de courir après un homme, précisa-t-elle, mais tu avais oublié ça chez moi. »

Elle tira de son sac à dos un livre de couverture noire.

« Le carnet de voyage de mes premières étapes ! s'exclama Ned, et je ne m'en étais même pas rendu compte. — Je me souviens l'avoir sorti un moment pour revoir un passage et j'ai visiblement oublié de le remettre dans mon sac. J'ai ensuite entamé un deuxième et un troisième carnet tout en m'imaginant qu'il était dans une des poches latérales du sac à dos. Je te remercie ! »

Juliette eut en prime la surprise d'être enlacée.

« Je ne l'ai pas ouvert, précisa-t-elle à voix basse.

— Et tu as fait tout ce trajet à pied pour me le ramener ?!

— Pas entièrement à pied, je ne suis pas un oiseau migrateur comme toi. »

Il se gratta l'occiput.

« Comment m'as-tu trouvé au juste ? »

Juliette respira profondément.

« Je t'ai d'abord suivi dans l'intention de te faire une surprise, mais je t'ai manqué à plusieurs reprises et finalement perdu ta trace. Je suis alors retourné à la maison et j'ai patienté deux semaines jusqu'à ce jour avant de prendre le volant. J'avais le nom du village et le hasard s'est chargé du reste.

— Viens, assieds-toi donc », dit Ned, tu dois avoir soif avec cette fournaise. Que puis-je servir au yéti ? » lui demanda-t-il d'un ton ricaneur. Juliette lui adressa un regard interrogatif.

« Je te raconterai plus tard l'affaire du yéti — alors, qu'est-ce que tu prends ? »

— Un rosé bien frais ne serait pas de refus. »

Jeff leur apporta rapidement une bouteille de rosé glacé, avec deux verres et une coupelle d'olives noires.

Juliette et Ned trinquèrent et rafraîchirent leurs gorges desséchées.

« Il est vrai que je t'ai en quelque sorte couru après, commença-t-elle par dire, mais cela ne veut pas dire que je serais prête à tout pour gagner ton estime. Simplement, je ne voudrais pas avoir à regretter de ne pas t'avoir suffisamment fait remarquer que nous aurions pu bien nous entendre. Je ne suis pas enclin à convoiter richesse ou célébrité mais à vivre de mes mains, de mon esprit et avec beaucoup de cœur. Une attitude existentielle que j'ai cru percevoir chez toi également. Tu es un gars avec les pieds sur terre et la tête dans les étoiles, et cela me plaît. »

Ned lui sourit, puis dit :

« J'ai bien senti que tu aurais aimé me voir rester à tes côtés, et honnêtement, cela n'a pas été simple pour moi de te quitter. Mais c'est justement parce que j'ai la tête dans les étoiles, comme tu l'as si joliment dit, que je ne pouvais rester. Je voulais m'immiscer dans les images qui me trottent en tête, afin qu'elles ne me poursuivent pas le restant de ma vie. Et ce n'est pas encore tout à fait clair là-haut. »

Il temporisa un instant.

« Je ne puis pour le moment te donner de réponse définitive ni t'apporter d'espoirs tangibles ; nous verrons plus tard. — Tu vas rester quelques jours, j'espère ? Jeff doit bien avoir une petite place pour toi. »

Il jeta un bref regard par-dessus l'épaule en direction de son ami qui justement nettoyait la table d'à côté, bien que personne ne s'y soit encore installé. Jeff acquiesça en souriant.

Juliette piocha une olive dans le bol.

« Et maintenant, que disais-tu à propos de ce yéti ? » l'interrogea-t-elle en lui coulant un regard en biais.

Ned lui raconta l'épisode avec le talonneur à qui il avait donné ce nom :

« J'étais loin de m'imaginer que c'était toi qui me suivais, autrement je ne me serais évidemment pas caché. Même si tu m'as tout d'abord loupé, ta surprise est finalement réussie. Je présume que l'on peut s'attendre à bien d'autres péripéties venant de toi.

— Et pourquoi pas ? » lutina-t-elle.

Entre-temps, Thymia et Joussef étaient arrivés. Elle s'était mise d'accord avec les deux hommes pour aller récupérer quelques affaires demeurées dans la maison de ses parents. Ned leur présenta Juliette et se proposa de les aider.

« Tu es le bienvenu mon ami, lança Joussef, dans les présentes conditions, je te titularise officiellement comme déménageur naval. Toi et Thymia allez donc nous suivre avec le grand canot pneumatique et vous resterez bien dans notre sillage pour éviter ce qui est arrivé avec le photographe. Vous réceptionnerez ensuite les meubles que l'on vous passera par la fenêtre. À trois et avec un seul bateau, cela n'aurait pas été possible. J'allais de toute façon avoir besoin de ton aide. »

Même à quatre, la tâche ne fut pas chose aisée. Le vent s'était rafraîchi et avait engendré une houle conséquente. Les embarcations tanguaient d'un côté et de l'autre et la réception et l'arrimage des meubles exigeaient de tous des compétences artistiques. Thymia et Ned opéraient avec sérénité tout en bavardant. Elle lui annonça sa décision de quitter les lieux avant que la mer n'atteigne Argenne.

« Je vais chercher un travail et mettre en parallèle mes dons thérapeutiques à disposition. Je ne conçois pas mes soins comme un job et ils ne doivent donc pas m'être rémunérés.

— Et à quel genre de travail songes-tu ? Tu réalises bien combien il est devenu difficile de trouver un emploi.

— J'en suis bien consciente, mais les choses vont découler d'elles-mêmes.

— Tu sembles être sûre de ton affaire.

— C'est vrai, tout comme la tienne. Aurais-tu renoncé à la sécurité de ton emploi, de surcroît bien payé, pour te lancer sur un chemin inconnu si tu n'avais pas confiance de trouver ce que tu cherches ? — Et d'ailleurs, saurais-tu me dire ce que tu cherches ?

— La vie. Et si je me laisse porter par elle, alors tous les espoirs me seront permis et les choses découleront d'elles-mêmes. »

Thymia se mit à rire, il avait repris son expression pour signifier que lui aussi faisait confiance en la vie.

« Ta recherche semble avoir un rapport avec ce village. Comme Jeff l'a laissé entendre, tes grands-parents vivaient ici, n'est-ce pas ?

— Mon grand-père ; son épouse était déjà décédée quand je suis venu pour la première fois aux Saintes-Dames. Mes parents sont bien entendu souvent venus ici, mais ils sont morts jeunes. En fait, ils ont disparu. Lorsque j'avais sept ans et mon frère huit, ils sont partis faire une croisière à la voile en méditerranée avec un couple d'amis. Ils sont partis d'ici et ne sont jamais revenus. À ce jour, leur bateau n'a jamais été retrouvé.

— Se pourrait-il que ta recherche soit une sorte de nostalgie envers tes parents ?

— C'est un aspect que je n'avais jusque-là jamais abordé. Mais je doute que cela ait un rapport, car au fond, je ne ressens pas grand-chose pour mes parents. Je les ai à peine connus. Je sais seulement qu'ils étaient d'une nature plutôt aventurière et passaient leur temps à bourlinguer. La plupart du temps, c'était d'autres personnes qui veillaient sur moi. Mes véritables parents étaient en fin de compte mes parents nourriciers. »

Ned laissa tomber son regard sur les flots.

« Je pense que cela a plus à voir avec le fait que j'ai passé beaucoup de temps par ici quand j'étais gamin. Mes parents d'adoption avaient en effet aussi besoin de se reposer ; ils étaient agriculteurs et n'avaient guère le temps de respirer. Pour moi, les Saintes-Dames me semble un endroit idéal pour faire un état des lieux : rester ici n'est pas possible, car l'emplacement est devenu inhabitable, et il est hors de question que je retourne à mon ancienne place de travail. Je dois par conséquent repartir à zéro et trouver un oasis. C'est exactement la raison pour laquelle j'ai abandonné mon précédent rôle. C'était vraiment nécessaire.

— Ton ancien travail ne t'apportait donc pas de satisfaction.

— Exactement, répondit Ned.

— Tout le monde a une mission de vie. Si on passe à côté, on demeure insatisfait, comme en déficit. Cette mission est pour ainsi dire notre motivation pour vivre, c'est en elle que réside le but de la vie et c'est

d'elle que viendra la joie et le bonheur d'exister. – Ned, nous sommes tous les deux sur la même voie. »

Sur un bateau pneumatique instable, parmi des tables de chevet, des étagères démontées, des livres et une commode pleine de brouilles, ils se prirent dans les bras en rigolant.

Après que les affaires de Thymia ont été mises à l'abri dans un bâtiment attendant au mas de Jeff, s'enchaîna un copieux repas bien arrosé animé de conversations les plus diverses qui se poursuivirent jusqu'au beau milieu de la nuit. Jeff, cuisinier hors pair, avait concocté un assortiment de délicates salades et de poissons grillés. Autour de la grande table de la cour, au côté de Ned, Jeff, Joussef et les deux femmes Thymia et Juliette, se trouvait également le Professeur de Vasquez. Comme de coutume, Jeff et lui se mirent en fin de soirée à débattre sur les manières d'agir pour sauver le monde en dépit des effets économiques et politiques catastrophiques du rapide changement climatique. Et comme d'habitude, tous les convives prirent part à ce débat pour le moins houleux. Pendant ce temps-là, les deux chiens de Jeff dormaient lovés côte à côte à leurs pieds.

À un moment, la place près de Thymia se trouvant libre, Juliette s'assit à ses côtés pour engager la discussion :

« On m'a dit que tu étais guérisseuse. C'est vrai ?

— Oui et non. Les gens se soignent à travers moi. Je ne suis qu'une médium, en fait.

— Tu peux soigner n'importe quelle maladie ? demanda ensuite Juliette dont les parents étaient décédés de soi-disant maladies incurables.

— Cette question n'est pas vraiment de mon ressort. La plupart du temps les personnes recouvrent totalement, mais parfois seulement moralement, psychiquement, ce qui est en vérité bien plus important que le corps.

— Est-ce, avant tout, ceux qui croient en tes pouvoirs qui guérissent ?

— Pas forcément. Il y a d'autres facteurs qui entrent en jeu mais je ne suis pas en mesure de les comprendre.

— Et tu ne veux recevoir aucune contribution en retour ?

— C'est juste. L'argent ne correspond pas à l'idée que je me fais du donner et recevoir.

— Et de quoi vas-tu donc vivre ?

— Les choses vont se faire d'elles-mêmes. Je n'ai aucun doute que l'on s'occupe de tout.

— Ta confiance intrinsèque semble sans limite.

— Oui, c'est vrai. Sans cette confiance, que j'ai depuis tout jeune, je n'aurais pas pu entreprendre ce travail. »

Juliette comprenait bien ce dont parlait Thymia ; elle aussi avait une grande confiance en la vie. Mais souvent, et surtout pour les décisions importantes, le doute apparaissait. Cependant, elle ne remettait jamais en question la décision qu'elle prenait à ce moment-là, quelle qu'elle fût.

Plusieurs jours s'étaient passés, lorsqu'au petit déjeuner Juliette reçut un coup de fil. Elle devint pâle comme un linge et ne prononça pas un mot. Jeff, Ned et Thymia s'interrogèrent du regard. Après un « Merci, j'arrive aussi vite que possible », elle posa son portable sur la table puis annonça à voix basse :

« Notre petite maison a pris feu la nuit dernière. Ma sœur s'est endormie en laissant une bougie allumée ; il est probable que nos jeunes chats se sont amusés avec et l'ont renversée. Il n'est, dieu merci, rien arrivé à Nathalie ni aux chats, mais elle est en état de choc. Je dois tout de suite me mettre en route.

— Je t'accompagne », entendit-elle dire Ned. Elle ne put cependant en cet instant s'en réjouir. Joussef se joint également à eux ; en tant que sapeur-pompier, il s'intéressait à l'aspect technique des incendies. Au moment de prendre congé de Thymia, Juliette lui demanda doucement :

« Tu as réfléchi ? Ça tient toujours. »

Thymia hocha la tête en souriant.

De la petite maison de Juliette et Nathalie ne restait que des décombres et des cendres. Juliette prit sa sœur gémissante dans les bras, tandis que Ned et Joussef jetaient un coup d'œil au tas de ruines encore fumantes et s'entretenaient avec un pompier qui était resté de piquet. Les pompiers étaient parvenus à protéger la propriété parentale, ce qui visiblement lui procurait une certaine fierté. Il évoqua à plusieurs reprises les difficultés rencontrées à cause du vent.

« Vous auriez dû voir ce feu, Messieurs – un toit de chaume, vous savez, fit-il en secouant la tête, nous n'étions simplement pas assez nombreux pour le combattre.

— Mais manifestement les meilleurs car la ferme est toujours debout », rétorqua Joussef en souriant au pompier.

Juliette prit part à leur échange et soupira :

« C'est triste pour la maisonnette. Heureusement, mes parents n'ont pas assisté à ça... Mais tout cela a aussi son bon côté, car maintenant il y a une bonne raison de rénover la grosse ferme et tout le reste pour leur redonner un peu de vie. »

Elle se tourna vers Ned avec un regard plein d'attente.

Un sourire se dessina sur son visage. Il se réjouissait de s'engager avec elle sur une nouvelle et passionnante voie, sur une voie d'édification commune. C'était exactement ce qu'il avait recherché, réalisa-t-il à présent. Il préféra cependant encore garder cela pour lui.

Juliette ne se doutait en rien de sa résolution de vouloir rester auprès d'elle. Elle l'espérait bien entendu, mais ne voulait pas le presser. De son côté, Ned voulait lui en faire part lors d'un moment romantique, et non pas devant un amas de poutres calcinées et fumantes.

« Je pense, que toi et Nathalie pourrait avoir besoin d'un peu d'aide ces prochains jours, exprima-t-il, si bien sûr tu as une chambre pour moi...

— On en a suffisamment. Tu peux même la choisir toi-même, seulement, je n'en ai aucune avec vue sur la mer. »

Les yeux de Juliette se mirent à pétiller – pour la première fois de la journée.

*Les nuages vont et viennent –
le soleil brille sans cesse*

Le matin suivant, alors que Nathalie était partie faire des commissions, Ned demanda à Juliette :

« C'est quoi le souci avec ta sœur au juste ? J'ai parfois l'impression qu'elle ne comprend pas toujours tout ce qu'on lui dit. Je t'ai entendue une fois dire qu'elle était mentalement légèrement déficiente.

— C'est vrai, répondit Juliette, mais néanmoins un peu exagéré. J'avais dit cela pour qu'on ne la prenne pas pour quelqu'un d'arrogant et d'inabordable comme cela arrive malheureusement. Elle est née avec le cordon ombilical entortillé autour du cou ; de ce fait, son cerveau s'est retrouvé pendant un certain temps privé d'oxygène avec comme conséquence qu'il lui faut plus de temps pour traiter les informations, qu'elle reçoit, au demeurant, intégralement. C'est pour cela que ses grands yeux bleus s'écarquillent quand on lui pose une question et qu'elle ne réagit pas toujours comme on en a l'habitude. Elle peut, du coup, parfois paraître un peu simplette. Et vu qu'elle est jolie, beaucoup d'hommes lui ont couru après. Sans doute s'imaginaient-ils qu'elle serait facile à manipuler, mais c'était fortement sous-estimer ma sœur qui est loin d'être bête. Elle a réalisé un parcours scolaire sans redoublement, au contraire des deux ou trois types qui ont tenté leur chance auprès d'elle. »

Dans la soirée, alors que les trois prenaient le souper, Ned révéla à l'improviste :

« Juliette, si elle tient toujours, j'accepte volontiers ta proposition de t'accompagner dans le futur. Je le dis là devant Nathalie afin qu'elle aussi ait son mot à dire, car cela la concerne également. »

Les deux sœurs se contemplèrent avec un mélange de stupeur et de joie. Elles avaient déjà parlé de cela et n'eurent pas long à réfléchir. Juliette prit ses mains et sa sœur posa les siennes sur les leurs. Ned fut cette fois-ci étonné de la prompte réaction de Nathalie.

« À présent, j'ai également encore une surprise à partager, déclara Juliette. Thymia va emménager chez nous. Elle s'occupera en partie de la maison, de l'étable et du jardin, et d'un côté elle ouvrira un cabinet dans la chambre qui est vacante. Qu'est-ce que tu dis de cela ?

— Tu lui as proposé ? »

Juliette fit signe que oui.

« C'est exactement ce qu'elle recherchait – parfait ! se réjouit Ned. Tu as dit que tu voulais y mettre du cœur ; je vois que tu étais sérieuse. »

— Et puisque nous y sommes, revint Juliette à la charge, que dirais-tu si je proposais également à Jeff et à Joussef de vivre et habiter avec nous ? Les deux vont bientôt devoir quitter leurs maisons. Jeff va ainsi perdre son bistrot et son gagne-pain. Peut-être voudrait-il, avec ses talents de cuisinier, ouvrir quelque chose ici ou dans les environs. Et Joussef, qui est, comme je l'ai appris, charpentier de formation, pourrait aussi bien exercer sa profession initiale et continuer comme pompier par ici. D'autant que la présence d'un pompier dans la maison, n'est pas une bien mauvaise idée. – Qu'en dis-tu Nathalie ? »

Nathalie hocha la tête avec un sourire sur les lèvres puis déclara un instant après :

« Une réponse serait superflue... il y aura peut-être enfin quelqu'un pour s'occuper de notre forêt pour le bois de chauffe. »

« Pas de problème ! s'exclama Joussef, quand Juliette lui présenta sa vision d'une vie et d'un habitat en commun. Depuis un moment, il m'était devenu évident qu'un changement, un nouveau départ, s'imposait dans ma vie. Il me semble qu'il en va pour Ned pareil que pour moi. On a plusieurs fois discuté de la poursuite des événements, de comment on envisageait la vie et de ce qui nous importait le plus. Et on en a tiré plus ou moins les mêmes conclusions. Ta proposition m'honore et me fait grand plaisir. J'espère que Jeff, sera également partant. Hem... une question encore : est-ce que Nathalie est également d'accord que j'emménage avec vous ? »

Juliette s'était attendue à une telle question. Elle avait déjà remarqué l'attention que portait Joussef à sa sœur. Ça ne pouvait pas être un hasard si en se présentant chez eux pour aider à déblayer ces derniers jours, il avait passé la majorité de son temps auprès d'elle. Et Nathalie, qui normalement gardait ses distances avec quelqu'un qui ne lui convenait pas et l'approchait de trop près, semblait cette fois apprécier la proximité d'un homme.

Joussef précisa néanmoins qu'on avait besoin de lui aux Saintes-Dames pour encore quelques semaines. De nombreuses personnes

avaient en effet encore des possessions à récupérer dans le village et son aide s'avérait nécessaire du fait que les pompiers venus de l'extérieur avaient dans l'intervalle tous été rappelés et remobilisés ailleurs.

Pour Jeff, le projet de Juliette fut comme une révélation. C'était exactement comme ça qu'il concevait la vie d'hippie : des gens de toutes âges, vivant et travaillant en un lieu commun et qui s'auto-suffisaient grâce à leur propre production. Seulement, lorsqu'il s'agit de débarrasser sa maison et de faire ses cartons, il constata soudainement que tous les prétextes étaient bons pour faire traîner le déménagement. Lâcher-prise, c'était son grand problème : il n'arrivait pas à se faire à l'idée que sa maison et son bistrot allaient tôt ou tard être détruits par les flots. « Je ne partirai pas d'ici avant de déjeuner les pieds trempés », fit-il avec amertume à Ned tandis que celui-ci l'aidait une fois de plus à l'empilement de sacs de sable. « Je m'en remettrai alors ensuite volontiers à votre proposition. »

Il ne pouvait pas se douter qu'à peine deux mois plus tard il aurait à quitter précipitamment sa maison avec ses deux chiens. Une autre grosse tempête avait frappé le pays. Les digues et les dispositifs de protection avaient tous cédés et avaient été recouverts par les eaux. La mer pressa si violemment le fleuve qu'il ne put faire autrement que de se déployer avec véhémence et d'engloutir tout ce qui se trouvait sur son chemin. En lui-même, le mas de Jeff aurait pu résister si ses fondations sableuses ne lui avaient pas assener le coup de grâce : un des côtés de la maison commença à s'enliser ; des fissures se formèrent de toutes parts et la bâtisse était désormais susceptible de se transformer en piège mortel.

Avant que Jeff ne rejoigne les autres, il regarda une dernière fois sa maison. Des larmes roulèrent le long de ses joues. Ned, qui se trouvait à ses côtés, posa sur lui un regard admiratif : Jeff, le portrait type de l'homme : Grand, costaud, des cheveux noirs encore bien épais avec des tempes grisonnantes, et en même temps capable d'exprimer son profond désespoir. Celui-ci remarqua la mine étonnée de Ned.

« Tu sais Ned, lui dit-il, je n'ai pas toujours été si ouvert. Depuis que je connais Thymia, ma vie a drastiquement changé, pour le mieux. Après

ma séparation, j'étais devenu revêche et négatif envers tout et contre tous, y compris mes propres amis. Et avec le déclin politique et spirituel de la planète, je me faisais de plus en plus pessimiste ; la misanthropie me gagnait et je développais de la haine envers les hommes. Je ne voyais plus que sa bêtise et son égoïsme et me suis mis à éviter tout le monde – ce qui est plutôt difficile quand tu dois gérer un bistrot, et naturellement mon chiffre d'affaires s'est effondré. Je ne gagnais quasiment plus rien et, sans m'en rendre compte, étais toujours plus remonté contre ces hordes humaines. Je ne savais plus ce qu'était l'amour, ce sentiment avait disparu. Pour ne pas faire faillite, je suis néanmoins parvenu à jouer au gentil monsieur, à faire semblant de savoir recevoir. Mais au fond de moi, c'était froid, glacial. C'est seulement quand Thymia m'a raconté que dans son enfance elle avait été déclarée morte pendant près d'une demi-heure à l'hôpital à la suite d'une maladie, et qu'une fois de l'autre côté elle vit qu'ici comme là-bas une seule chose comptait, à savoir l'amour, que je réalisai qu'un jour j'allais trépasser les mains vides. Elle m'a alors conseillé de méditer, ce que je fis ; elle devint alors ma maîtresse de méditation. À ses côtés je me sens bien, sa présence m'apaise. Et c'est pourquoi cette communauté de vie, à laquelle Thymia s'est également jointe, est pour moi un don du ciel. »

Et c'est ainsi que Ned s'en alla faire ses adieux à son ancienne vie en Suisse. Il prit soin de régler certaines affaires avant son départ, empaqueta l'essentiel et fit don du reste. Certains l'enviaient : « Ce que tu fais là, j'aimerais bien en faire de même... » D'autres décrièrent son départ en disant : « Tu étais pourtant bien loti ici !? » Il communiqua sa nouvelle adresse à un jeune couple qui la souhaitait. « On viendra te rendre visite pour voir comment vous vous en sortez ; nous avons le même projet. »

Une fois assis dans le TGV le conduisant dans le sud de la France, ses pensées étaient toujours circonscrites dans l'immédiateté : Le paysage défilant sous ses yeux, le bleu du ciel, le verre de vin rouge dans sa main, le sourire de Juliette et celui de ses nouveaux amis.

Il rentrait à la maison.

*La rime n'est pas la seule raison,
qui me fait affirmer,
quelque peu exalté :
Chez toi je me sens comme à la maison*

*Par les mots du chantre,
le chez-soi est l'ancre,
où l'on se sent bien, et oui :
on reste là toute sa vie !*

Précisément une semaine plus tard, ils étaient tous assis chez Juliette et Nathalie autour de la grande table sous les platanes pour dîner. À ce moment, une sonnerie retentit dans la poche de Joussef, qui, en tant que pompier ne pouvait se permettre d'ignorer les appels pendant ses repas. Il tira donc prestement son portable et le colla à son oreille.

« Bonjour. Ah oui ? – Où exactement ? – Très bien », il dirigea son regard vers Ned, « ça va lui faire plaisir. – Exactement, je finis de manger et je m'en occupe. Tu peux reprendre tes occupations habituelles ; je

pense que tu as assez à faire. – C'est en ordre. Mais n'oublies pas de m'envoyer les coordonnées GPS. Merci, et à la prochaine. »

Ned regarda Joussef avec un air intrigué. Celui-ci rigola puis annonça :
« Vous n'allez pas le croire : on a localisé le voilier du grand-père de Ned. Il a survécu et dérive en solitaire à environ soixante-dix kilomètres des côtes des Saintes-Dames ! »

Autour de la table les visages se déridèrent et affichèrent des mines réjouies.

« J'attends de recevoir les coordonnées du lieu où il a été aperçu pour la dernière fois, puis on ira récupérer l'embarcation, pas vrai Ned ? »
Celui-ci acquiesça, tout à fait satisfait.

« On pourra éventuellement aller faire un tour de voile tous ensemble un de ces quatre », compléta Joussef. Il posa la question à Jeff, s'il pouvait également les accompagner. « Nous devons être trois, sinon cela va être compliqué. »

« Naturellement », répondit Jeff avant de s'enquérir s'il avait un bateau à disposition pour remorquer le voilier.

« Je vais voir ça tout de suite. » Il vérifia sur son portable les conditions de vent et vagues, passa un coup de fil à un collègue puis annonça :

« C'est arrangé. Nous aurons un bateau à moteur. Les conditions de mer sont idéales jusqu'en fin de journée, ensuite, cela pourrait bien se dégrader, nous devons donc immédiatement nous mettre en route. »
Il fallut aux trois hommes deux heures et demie pour trouver le bateau qui sous l'influence de la marée et d'un vent léger avait déjà parcouru quelques kilomètres. Le temps s'était dans l'intervalle rafraîchi. Dans cette région, la force du vent variait fréquemment et pouvait même passer, d'un coup, de calme à tempétueux.

La houle rendit l'approche et l'abordage difficile. Ned fit plusieurs tentatives pour s'amarrer au douze mètres mais dut à chaque fois s'en départir du fait de la trop grande proximité des deux embarcations. Elles couraient effectivement le risque de se heurter et de faire eau. Il parvint finalement à sauter sur le pont de la Petite Princesse et se rendit à sa proue. Jeff lui lança aussitôt le câble de dragage qu'il fixa fermement. Ned lui fit ensuite signe que tout était en ordre pour en-

tamer la manœuvre de remorquage. Joussef, qui était au gouvernail démarra lentement jusqu'à ce que le lien soit tendu.

Il faisait déjà nuit depuis longtemps quand les trois amarrèrent le vieux voilier dans le paisible grau d'une ville voisine. Ned jeta encore un coup d'œil dans la cabine dont le sol était jonché de papiers, de cartes, de livres, de gobelets en plastique, de linges et de divers objets, comme après un cambriolage. Le bateau a dû être sacrément secoué durant cette tempête, pensa-t-il, tandis que son regard se posa sur une enveloppe sur laquelle était écrit « *Pour Michael* ». Ned ramassa l'enveloppe encore fermée et la fourra dans sa poche.

Aux environs de minuit, seul dans sa chambre, il ouvrit l'enveloppe qui contenait une lettre et deux photos. Une montrait ses parents devant un yacht. Sur son verso était écrit : *Dernière image de Raoul et Judith peu avant de prendre la mer*. Ned regarda longuement la photo et tenta de s'imaginer ce qui avait pu se passer durant les dernières minutes de leur vie. Sur une autre photo, il se reconnut lui et son frère enfants. Cela devait être juste avant que l'on nous sépare, songea-t-il avec mélancolie. Il déplia la lettre et lut :

Cher Michi,

Je sais que tu te fais appeler Ned, mais pour moi tu es toujours le petit Michael d'autrefois même si je ne t'ai plus revu depuis plus de dix ans. J'arrive au bout. Je suis sûr que tu recevras cette lettre après ma mort quand Joussef aura rangé et nettoyé le bateau. Tu sais bien que je lui ai légué étant donné que tu n'en voulais pas. Il se trouve entre de bonnes mains avec lui. Je vais maintenant t'apprendre quelque chose qui certainement t'intéressera : j'ai ces derniers jours enfin découvert où ton frère avait été subrepticement placé. Il a été confié à la sœur de ta mère qui dans son jeune âge s'était mariée avec un français et vivait depuis en France. Cela a été tellement difficile pour lui là-bas, qu'à l'âge de 17 ans il a mis les voiles et a disparu. Il n'a pas vraiment réussi à s'intégrer dans la société et après plusieurs vaines tentatives d'exercer un travail régulier, mène dorénavant une existence de clochard à proximité de la localité de Bomac. Depuis, il passe là-bas ses journées sur un bateau mis au rebut sur le Rène à pêcher et à ne rien faire.

Ses poils se hérissèrent sur sa nuque et un frisson glacé lui parcourut l'échine de haut en bas.

Il a changé de nom et adopté un nom français afin de ne pas être reconnu ; il se prénomme Alain. J'ai rétribué un ami à moi pour qu'il lui porte régulièrement un peu de nourriture et une bouteille de vin, sans qu'Alain n'apprenne d'où cela provenait. Tu trouveras le nom, l'adresse ainsi que le numéro de téléphone de cet ami au dos de la lettre. S'il te plaît, essaye de prendre Max, ou ma foi, Alain, avec toi. Naturellement, seulement si cela t'est possible, et à condition que tu en aies envie. J'apprendrais sûrement dans l'au-delà si vous vous êtes retrouvés. Tu sais combien j'aurais voulu que Max vienne auprès de moi après la disparition de vos parents, mais ta mère m'a détesté dès le départ et avait plutôt pris des dispositions avec sa sœur pour le cas où il lui arriverait quelque chose. Même mon fils, ton père, s'est ligué contre moi. J'admets ne pas toujours avoir été honorable et digne de confiance ; j'ai été bien longtemps sous l'emprise de l'alcool. Mais cela remonte déjà loin. Et maintenant plus que jamais...

Tout de bon mon grand !

Ton grand-père Florian

Tôt le lendemain matin, il réveilla Juliette et lui fit part de tout cela. Elle était d'accord pour accueillir Alain si celui-ci le désirait. À l'issue du petit-déjeuner commun, il prit la route avec la voiture de Jeff en direction de Bomac. Dans le ciel bleu foncé au-dessus de lui, flottaient paresseusement des nuages bas qui évoquaient des vaisseaux spatiaux et présageaient des temps nouveaux.